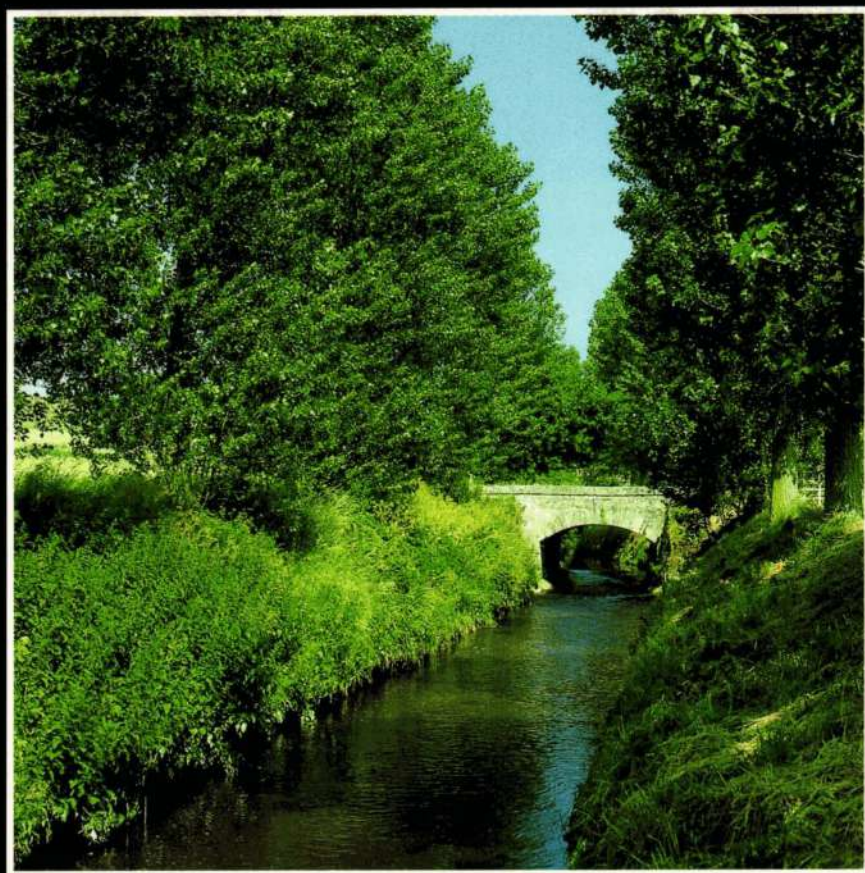


VAL DE GALLY  
SAINT-NOM-LA-BRETÈCHE  
YVELINES



IMAGES  
DU PATRIMOINE



VAL DE GALLY  
SAINT-NOM-LA-BRETÈCHE  
YVELINES

Textes

Isabelle Duhau

Photographies

Jean Bernard Vialles



Cet ouvrage a été réalisé par  
la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France,  
Service régional de l'Inventaire général  
des Monuments et des Richesses artistiques de la France  
sous la direction de Dominique Hervier,  
Conservateur général du Patrimoine, Conservateur régional

**Il est édité dans le cadre d'une convention Etat-Conseil général des Yvelines  
et avec le soutien des communes de :**  
**Bailly, Chavenay, Davron,  
Feucherolles, Noisy-le-Roi, Rennemoulin,  
Saint-Nom-la-Bretèche, Thiverval-Grignon et Villepreux**

Coordination éditoriale  
Isabelle Balsamo

Relecture  
Bureau de la méthodologie, Sous-Direction de l'Inventaire général  
et de la documentation du Patrimoine

Enquêtes d'inventaire topographique : Chantal Waltisperger  
Enquête de pré-inventaire (Thiverval-Grignon) : Nicole de Blic

Maquette et cartographie : Pascal Pissot

Typographie, photogravure, façonnage, impression : Lettering - Paris

Nous remercions particulièrement :

Mme Françoise Jenn †, directeur des Archives départementales, Mesdames Françoise Baron et Geneviève Bresc-Bautier, conservateurs au département des sculptures du musée du Louvre, Monsieur Claude Mignot, professeur à l'université Rabelais de Tours, Mme Bouchez, maire-adjoint de Chavenay, les habitants des communes, Mesdames et Messieurs les élus, ainsi que les desservants des paroisses qui nous ont accueillis.

L'ensemble de la documentation établie est consultable à la  
Direction régionale des affaires culturelles  
Centre régional de documentation du Patrimoine  
Grand Palais, porte C  
avenue Franklin-D. Roosevelt  
75008 Paris  
42.99.44.30

INVENTAIRE GENERAL  
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES  
DE LA FRANCE  
Région Ile-de-France. Val de Gally, Saint-Nom-la-Bretèche, Yvelines,  
sous la direction de Dominique Hervier, par Isabelle Duhau ;  
photogr. Jean-Bernard Vialles.  
1994, 48 p. ; ill. en coul. ; 30 cm  
(Images du Patrimoine ; ISSN 0299-1020 ; n° 137)  
ISBN 2-905913-13-4

© Inventaire général, SPADEM  
Edité par l'Association pour le patrimoine de l'Ile-de-France  
et le Conseil général des Yvelines  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1994. ISBN 2-905913-13-4

Couverture : Vue du ru de Gally à Rennemoulin.



*Vue du village de Thiverval, dominé par son église.*

A l'ouest de Versailles, le val de Gally s'étend en bordure de la forêt de Marly, de Bailly à Crespières, dans ce que l'on nomme plus volontiers de nos jours la plaine de Versailles. Ce territoire, véritable petit "pays", a vu son nom peu à peu oublié, éclipsé par l'importance que prit le domaine royal à partir du XVII<sup>e</sup> siècle.

Malgré leur proximité de Paris, les paysages et même l'activité agricole, tels qu'ils ont été décrits ou peints au XIX<sup>e</sup> ou au début du XX<sup>e</sup> siècle sont encore visibles. Ainsi, une plaine ondulée animée de vastes cultures céréalières, se déroule dans la vallée tandis que des bois couvrent en partie la pente. Les pâturages ont en revanche disparu. Exception faite de Noisy-le-Roi qui en manquait

cruellement, l'eau occupa de tout temps une place importante dans le paysage, aménagée en retenues, bassins, fontaines et rus.

Le ru de Gally prend sa source à proximité du grand canal de Versailles, traverse toute la plaine suivant l'axe est-ouest et se jette dans la Mauldre. Au nord et au sud, des coteaux boisés bordent le pays, tandis que le limitent à l'ouest la vallée de la Mauldre et à l'est Versailles, son château et la ville, construits sur une hauteur. Les anciens villages de Rennemoulin, Villepreux, Chavenay et Thiverval traversés par le ru se succèdent dans la plaine, cependant que Feucherolles est construit sur une éminence et Davron, Saint-Nom-la-Bretèche, Noisy-le-Roi et Bailly

sur le versant de la colline. Des moulins ou des fermes isolés ont donné naissance à des hameaux comme le Valmartin à Saint-Nom-la-Bretèche.

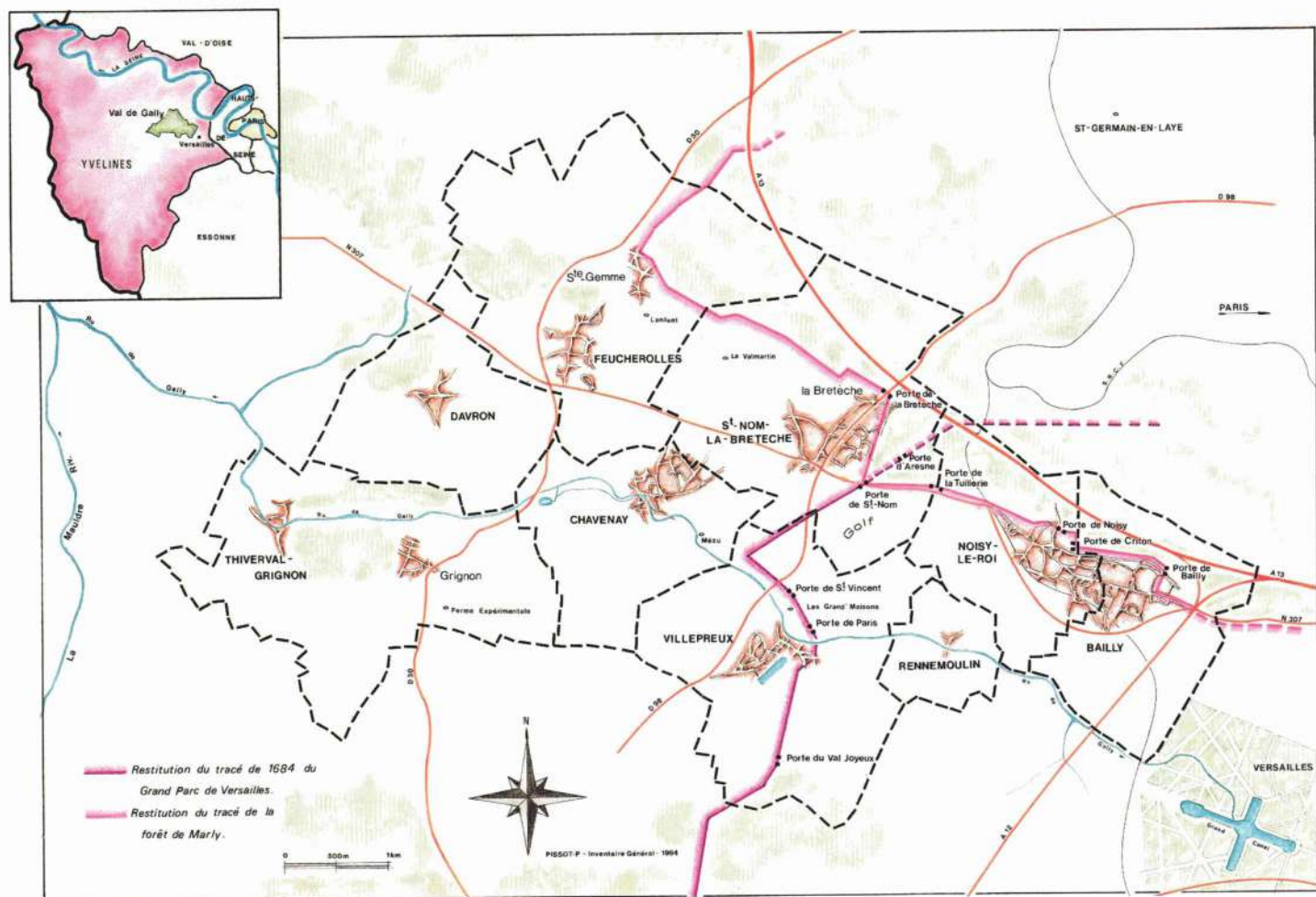
Le sous-sol, comme ailleurs dans le bassin parisien est constitué de calcaire, dont on tira longtemps des moellons et des pierres de taille ; dans les niveaux les moins indurés on y trouve des gisements fossilifères. La vallée est recouverte d'alluvions plus récents. La craie apparaît rapidement. L'exploitation de carrières constitua une activité fructueuse, notamment à Chavenay.

La toponymie reflète les caractéristiques des lieux. Se succédèrent ou alternèrent Bailly au Val-de-Gallie et Bailly-en-Cruye (la forêt de Cruye étant l'ancien nom de la forêt de Marly) pour l'actuel Bailly ; Noisy au Val-de-Galye, Noisy-en-Cruye ou Noisy-le-Sec (en raison de l'absence d'eau sur son territoire) ne devint Noisy-le-Roi qu'après l'installation de Louis XIV à Versailles. Les hameaux de Saint-Nom et de la Bretèche, comme ceux de Thiverval et de Grignon, se regroupèrent pour ne former administrativement qu'une entité.

Au-delà du parc de Grignon tout comme à Chavenay, ou à Feucherolles, de nombreux éclats de silex et des pierres polies ont été trouvés indiquant une très ancienne occupation des sites. Plus près de nous, la voie romaine menant de Neauphle à Poissy passait à proximité du domaine de Mort-Moulin à Chavenay et traversait le parc de Grignon,

comme un tronçon du chemin meulantais. A Saint-Nom-la-Bretèche, des monnaies romaines d'or et de bronze ont été trouvées récemment ainsi que des tessons de céramiques. A Villepreux, seul bourg parmi ces modestes villages, un cimetière mérovingien a été découvert à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont les tombes renfermaient des bijoux, des armes, des vases et une monnaie datant du IV<sup>e</sup> siècle, cependant que la mention écrite la plus ancienne de la ville figure sur un cartulaire de Saint-Maur-des-Fossés à la date du 18 décembre 856.

A l'époque chrétienne, les diocèses de Chartres et de Paris, conservant les limites des territoires des tribus gauloises des Carnutes à l'ouest et des Parisii à l'est, se partagèrent les paroisses de la région : Bailly, Chavenay, Davron, Feucherolles, Noisy et Thiverval revinrent à Chartres, Rennemoulin, Saint-Nom et Villepreux à Paris. L'histoire documentée de ces villages et de leurs seigneurs ne commence véritablement qu'au Moyen Age. Les environs de Paris souffrirent beaucoup de la guerre de Cent Ans. Villepreux, encore prospère au XIV<sup>e</sup> siècle, connut des temps difficiles au siècle suivant. La maison-forte dut être restaurée en 1483, tandis que le nombre d'habitants chutait à quelques dizaines. Saint-Nom n'en comprenait plus que sept en 1458. Une forteresse appartenant à la ligne de défense de la forêt de Cruye est attestée au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, dans le hameau de Sainte-Gemme à



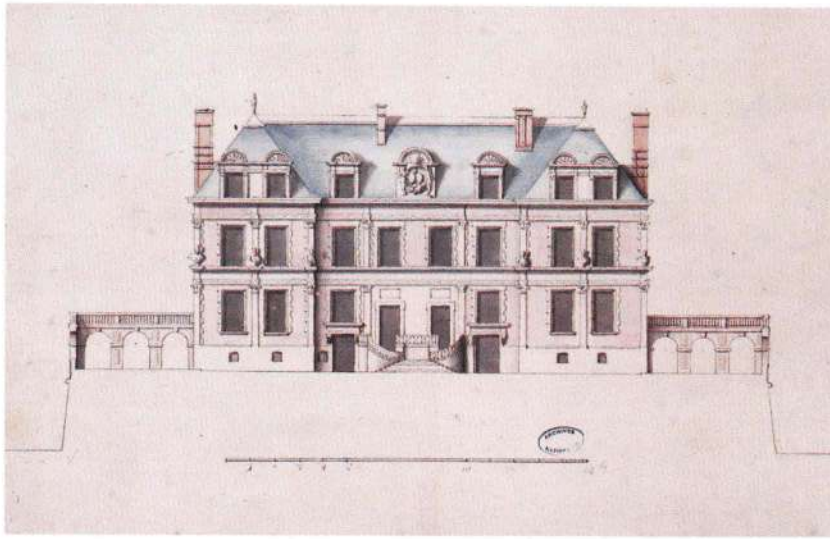
Carte des communes du val de Gally.

Feucherolles. On ne connaît pas son origine, non plus que les circonstances de sa disparition après 1552, mais ses fossés étaient encore visibles à la lisière de la forêt, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mieux connues, en revanche, sont les nombreuses institutions religieuses, disparues aujourd'hui, hormis certaines de leurs églises transformées en édifices paroissiaux. Celle de Davron dépendait autrefois d'un couvent

de bénédictins qui n'existe plus; celle de Feucherolles subsiste seule, d'un complexe qui appartenait à l'abbaye Sainte-Geneviève de Paris puis à celle de Josapha. Mais il ne reste rien de la chapelle Saint-Jouan de Villepreux ou du prieuré Saint-Nicolas des Bordes, fondé au XI<sup>e</sup> et disparu à la Révolution. Toujours à Villepreux, près de la ferme du château de Grand-Maison, peut-être à son emplacement même, une maladrerie fut fondée au XII<sup>e</sup> siècle pour les lépreux. Abandonnée aux alentours de 1484, sa chapelle fut rasée en 1788. L'église Saint-Martin de Lanluet, fondée en 949 et la chapelle Sainte-Gemme, fondée en 1033 par le roi Robert et dépendant de la collégiale de Poissy, furent détruites au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, après que les paroisses de Lanluet, de Sainte-Gemme et de Feucherolles eurent été réunies, précédant de peu l'unification administrative qui intervint en 1818. La chapelle Saint-Nicolas de Renne-moulin, peut-être prieuré jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui propriété privée, tout comme les vestiges du couvent des cordeliers, fondé par Albert de Gondi à Noisy, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

## Un territoire sous influence royale

La résidence de la cour au château de Saint-Germain-en-Laye et la proximité même de Paris firent que d'importants personnages devinrent propriétaires dans cette région, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Sur la demande du seigneur de Villepreux, Jean Balue, maître d'hôtel de sa sœur, François I<sup>er</sup> autorisa le bourg en 1544, à se clore d'un mur pourvu de quatre portes. Il donna, par ailleurs, les domaines de Noisy et de Grignon à sa maîtresse, la duchesse d'Etampes. Revenus dans le domaine royal à sa mort, ils furent cédés par Henri II à Diane de Poitiers. De grands seigneurs achetèrent des terres et y reconstruisirent leur résidence. Les plus célèbres d'entre eux, les Gondi dont Albert (1522-1602), plus connu sous le nom de maréchal de Retz, acheta les seigneuries de Noisy et de Villepreux en 1568. Il acquit également, avec de nombreuses autres terres, les domaines de Marly-le-Chastel en 1573, Versailles, Les



*La tradition attribuait la commande de l'ancien château de Noisy, connu par des dessins dont celui-ci conservé aux Archives nationales, à Albert de Gondi. Cet édifice, construit en brique et pierre, aujourd'hui daté des années 1540-1550, se composait d'un petit corps de logis à avant-corps. Le maréchal de Retz n'aurait en fait que remanié le manoir acquis en 1568.*

Essarts et Bailly en 1575, dans le château duquel il résida jusqu'à l'achèvement de sa nouvelle demeure à Noisy en 1589; dans le même temps son frère l'évêque Pierre de Gondi lui rachetait la terre de Villepreux en 1583 pour y construire son propre château. Lors des séjours de la cour à Saint-Germain, le favori de la reine mère Catherine de Médicis accueillait ainsi la famille royale pour de fréquentes

haltes à Noisy. Villepreux reçut Henri IV et le dauphin futur Louis XIII, qui résida également trois mois à Noisy, lorsque son père craignit une épidémie de peste à Saint-Germain. Jean III de Pommereu, maître des comptes et chambellan de François II, hérita, dès 1534, d'une partie de la seigneurie de la Bretèche où ses descendants bâtirent un siècle plus tard. Pomponne I de Bellière, surintendant des finances, acheta Grignon en 1582, aux héritiers de Diane de Poitiers. La terre fut érigée en marquisat en 1651 pour son petit-fils Pomponne II, année de sa nomination comme premier président au Parlement de Paris. C'est l'un des membres de cette famille qui commandita le château encore conservé aujourd'hui au cœur de l'institut national agronomique de Paris-Grignon. Benoît Milon, principal intendant et contrôleur des finances du roi acheta en 1579 la seigneurie de Wideville; le château qu'il y fit construire se trouve aujourd'hui sur la commune de Crespières, tandis que son entrée et tout le parc se développent sur celle de Davron. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'édifice reçut certains décors commandés à Simon Vouet et Jacques Sarazin par Claude



*Cette entrée de serrure, datant du début du XVII<sup>e</sup> siècle, orne la petite porte latérale de l'église de Bailly. Elle porte les armes du cardinal Pierre de Gondi, mort en 1616. D'or à deux masses d'armes à picoton de sable passées en sautoir liées de gueules par le bas, le blason est entouré du collier de l'ordre du Saint-Esprit, ainsi que du chapeau et des cordons d'archevêque bien que Gondi n'ait été qu'évêque de Paris.*



*Le domaine de Grand-Maisons à Villepreux, qui appartenait depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle à la famille Francini, ne devint le siège de la seigneurie qu'en 1706. En 1720, il sembla au propriétaire qu'il devait construire une résidence digne de cette nouvelle charge. Il appela J.-B. Leroux, architecte du roi, de l'académie royale d'architecture. Mais Francini n'eut pas les moyens de ses ambitions ; à sa mort, en 1731, l'édifice était inachevé et ne fut terminé que durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.*

de Bullion, surintendant des finances. Les Francini, d'origine florentine comme les Gondi, créateurs des eaux de Versailles et intendants des eaux et fontaines de France de 1623 à 1784, s'installèrent à Villepreux au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils furent alternativement propriétaires des deux domaines, le "château vieux" bâti par les Gondi et Grand-Maisons qu'ils firent reconstruire.

L'installation du roi Louis XIV à Versailles entraîna d'importants changements dans la topographie qui expliquent l'existence de nombreuses cartes de la fin du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le bouleversement majeur réside dans la réalisation à partir de 1661, du grand parc royal de chasse, qui englobait huit paroisses et de nombreux hameaux, dans une superficie d'environ 6000 hectares. Il fut entièrement clos en 1684 par un mur percé de vingt-quatre portes gardées dont Jules Hardouin-Mansart donna le dessin. Cette clôture coupa un grand nombre de chemins ce qui entraîna une réorganisation des circulations ; les principales routes longèrent alors le mur jusqu'à une porte. Afin d'orner cet enclos, Louis XIV projeta de grandes avenues, allées herbues bordées d'ormes, dont la seule achevée, ménageait depuis le grand canal une perspective jusqu'à Villepreux. Le roi remit la gestion du parc à l'autorité de l'intendant de Versailles, assisté du commandant des gardes-chasses. Ceux-ci furent logés aux portes, ou dans d'anciennes fermes. Les chasses royales dominèrent ainsi durant un siècle la vie rurale de ces terres, dont certaines restèrent propriété privée, à la différence de celles du domaine de Marly et du petit parc de Versailles apparte-

nant en totalité au roi. L'acquisition des seigneuries lui fut relativement aisée, Louis XIV procédant par échange, en revanche les terres cultivées restées aux paysans posèrent toujours problème. Comme le roi, grand chasseur, exigeait des proies toujours plus nombreuses leur élevage et leur protection s'avèrent indispensables. Les aménagements ne tinrent pas compte des cultures. Il fallut créer plusieurs faisanderies pour l'élevage, des remises au milieu des plaines, planter une ceinture boisée de 100 mètres de large sur le pourtour du parc. A Noisy, on construisit même une héronnière et une milanière, mais la fauconnerie n'occupant plus qu'une place symbolique parmi les chasses royales, les élevages furent bientôt supprimés. En 1694, on réalisa dans le parc du château une garenne pour distraire les enfants royaux. Les champs étaient parsemés de buissons qu'il était interdit de couper. Les zones de friches permettant la reproduction du gibier furent étendues. On régla les périodes pour faucher, désherber, moissonner afin de ne pas détruire les œufs de perdrix. Bien entendu, la chasse et le braconnage étaient sévèrement réprimés. Les remboursements de terre, que les paysans vendaient à leur roi étaient longs et sous-évalués. Les cahiers de doléance de Rennemoulin, Bailly ou Noisy, en 1789, renferment des plaintes unanimes contre les ravages causés par l'existence de ce parc supprimé à la Révolution. Les villageois s'y plaignaient également de l'exploitation du ru de Gally qui traversait le parc. En effet, l'ensemble versaillais exigea une quantité d'eau toujours plus grande, aussi bien pour l'alimentation des jeux d'eaux des jardins



que pour la consommation des habitants. D'une part, le ru servit à réguler les eaux du grand canal, subissant ainsi un strict contrôle de son cours, d'autre part, il permit d'évacuer certaines eaux usées, lui ôtant sa pureté.

Outre quelques grands du royaume, les villages du val de Gally accueillirent après l'installation de Louis XIV à Versailles de nombreux employés du château et de son domaine. Seules les archives conservent le souvenir de nombre d'entre eux, officiers de la duchesse d'Orléans, officiers chez le roi, fermiers du roi, ou bien encore huis-siers des ordres et de la chambre du roi, faisandiers, soldats ou valets du roi. Ce corps social se distinguait de celui des notables villageois et plus encore de celui des paysans dont les femmes accueillaient en nourrice les enfants des bas-officiers versaillais.

## Campagne et villages

Ces villages, comme tout l'ouest parisien, restèrent durant le XIX<sup>e</sup> siècle à l'écart du vaste mouvement d'expansion industrielle, ce qui explique le caractère rural qu'ils conservèrent. Le grain constituait la ressource essentielle du terroir mais on trouvait également un peu de vigne, quelques vergers, des cultures maraîchères ou de betteraves, et des prés. Les moulins - trois pour le seul village de Chavenay - ponctuaient le paysage. Rares furent les activités industrielles, toutes disparues aujourd'hui, une filature de coton à Bailly, une autre à Noisy, une de laine puis de cachemire à Villepreux, trois carrières de pierres de taille à Chavenay ainsi qu'une sucrerie, des distilleries agricoles relativement artisanales à Saint-Nom et à Feucherolles, où l'on trouvait également une briqueterie enfin une papeterie à Villepreux et une scierie mécanique à Saint-Nom. Ces manufactures, les activités des villages et de Versailles, qui y déversait toujours ses égouts, transforma le ru de Gally en un cours d'eau véritablement pollué. Les monographies communales, exercice demandé à chaque instituteur de Seine-et-Oise pour l'Exposition universelle de 1900, sont unanimes: "Il répand une odeur insupportable, ses eaux étant infectées en tout temps et principalement pendant les chaleurs et orages qui émeuvent sa vase noire et puante".

Le nombre de maisons anciennes subsistant encore aujourd'hui semble faible par rapport au bâti de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, même si l'exercice de datation est rendu difficile dans ce territoire de constructions en moellon sous enduit, sujet à des reconstructions fréquentes.



*Il ne reste rien des bâtiments de production de la sucrerie de Chavenay, construits en 1872 et détruits il y a quelques années: seule subsiste la maison du directeur. L'usine, connue par des cartes postales, possédait une façade principale ordonnancée, dont les travées centrales étaient soulignées par un imposant fronton et présentait un intéressant décor élaboré à partir du matériau de construction, la brique.*



*Anatole de Baudot entretenait un lien particulier avec le village de Grignon. Il y bâtit des édifices, mais surtout il y résida durant de nombreuses années, y voyant naître et mourir certains de ses enfants. Il repose au cimetière de Thiverval dans un caveau familial réalisé en 1885 où chacune des plaques mentionne un des membres de la famille inhumé.*

Le travail d'enquête de l'Inventaire général a montré que la plupart de ces maisons datent du XVIII<sup>e</sup> ou du début du XIX<sup>e</sup> siècle bien que les modes de bâtir et les formes aient persisté jusqu'aux environs de 1870. Cette architecture modeste, sans décor ni chronogramme présente parfois une élévation symétrique à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Les toits, d'abord de chaume, furent recouverts au XIX<sup>e</sup> siècle de tuiles, la toponymie gardant d'ailleurs la mémoire des tuileries. Le calcaire d'usage local était extrait du sous-sol de la forêt de Marly, tandis que la belle pierre calcaire de Saint-Nom provient de Chavenay et la meulière de Feucherolles notamment. Les maisons de villages furent construites sur des parcelles

laniérées en bordure de la rue, des jardins s'étendant à l'arrière. La manière d'accéder à ces espaces crée une diversité encore visible, suivant la taille de la parcelle: maison contiguë à allée, maison contiguë à passage cocher, maison non contiguë à accès latéral, maison en milieu de parcelle ou maison élémentaire sans accès direct sur l'arrière. Toutefois, à Saint-Nom-la-Bretèche, une sente en fond de parcelle, autorise cet accès.

Les maisons villageoises du nord comprennent également des cours communes, groupant jusqu'à trente habitations au clos Penthièvre à Feucherolles.

A l'exception de Chavenay, les fermes de villages ont toutes été altérées, transformées par division en appartements. Les grands domaines agricoles toujours en activité ont connu eux des mutations, dues à l'évolution des techniques. Elles modifièrent leur aspect architectural et entraînèrent une nouvelle affectation de certains corps de bâtiments, la réfection du corps de logis et l'abandon de certaines parties au profit d'autres constructions.

Alors que les châteaux et leurs parcs restent encore actuellement des propriétés privées, la transformation du domaine de Grignon en institution royale agronomique d'abord puis en institut national agronomique modifia la vie du village et de ses environs. En effet, à la mort du maréchal d'Empire Bessières, dernier propriétaire privé, le roi racheta le château et ses terres à la veuve, surendettée



*La construction, 58, avenue du général de Gaulle à Saint-Nom-la-Bretèche, combine en façade sur rue un logement et une partie agricole, séparée par un passage cocher ; il s'agit d'une maison élémentaire dite bloc à terre. Le toit, en tuiles plates, et l'enduit clair lissé autour des ouvertures sont des traits habituels dans la région.*

par les rénovations entreprises. Auguste Bella, nommé premier directeur fit réaliser tous les aménagements nécessaires par son ami Antoine-Rémy Polonceau (1778-1847, ingénieur en chef du département de Seine-et-Oise). Bella repose avec son fils François, qui lui succéda à la tête de l'école, au cimetière de Thiverval dans un caveau orné d'un médaillon sculpté par Aimé Millet et qui porte l'inscription suivante "la culture améliorante est la source la plus féconde de la production à bon marché", résumé éloquent de l'ambition de l'institution. Pourtant en 1865, l'administration décida de modifier le statut de l'école. Le château et certaines terres restèrent voués à l'enseignement tandis que l'Etat loua le reste du domaine à un ancien élève Jacques-Louis-Jules Maisonhaute. A l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, Anatole de Baudot (1834-1915), célèbre architecte parisien longtemps installé au hameau de Grignon, construisit le pavillon du directeur, devant la façade sur cour du château. Parallèlement, Maisonhaute lui confia la construction d'une nouvelle ferme au milieu

de ses terres, sur le plateau. Les installations se voulurent rationnelles, réduisant les transports ou la manutention, pour un prix de revient économique. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, cette exploitation est un centre national d'expérimentations agricoles.

La guerre de 1870 laissa également une marque sur ce territoire lorsque la défense de Paris fut réorganisée, grâce à la réalisation d'une seconde ceinture fortifiée. Un groupe de sept ouvrages militaires fut construit en forêt de Marly, dont la batterie de Noisy, sur la commune de Bailly. Aujourd'hui désaffectée, envahie par la végétation et en cours de comblement elle peut être explorée à la différence des équipements encore occupés par l'armée. Il s'agit d'un intéressant complexe aux éléments de défense de l'époque de l'ingénieur Seré de Rivières.

Puis, grâce au chemin de fer et au tramway, la forêt de Marly et ses alentours devinrent rapidement des lieux de randonnée. En gare des Clayes, nombreux étaient les voyageurs du train Paris-Granville à descendre et se rendre vers Villepreux. En 1882, une ligne de chemin de fer relia Versailles à Saint-Germain-en-Laye, il s'agissait d'un tronçon de la grande ceinture, desservant notamment Noisy et, dans la forêt, la gare de Saint-Nom en fait située sur la commune de l'Etang-la-Ville. En 1884, une autre ligne régionale, celle de la compagnie de l'Ouest, reliant Saint-Cloud à l'Etang-la-Ville rejoignit la première, au niveau de cette gare de Saint-Nom. Enfin, de 1899 à 1941, le tramway relia Versailles à Maule, desservant Bailly, Noisy (où les voies furent raccordées à celles de la ligne de grande ceinture), Saint-Nom, et Feucherolles qui conserve encore sa halte.

Ainsi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le val de Gally, rendu plus accessible devint un lieu de villégiature de riches parisiens. Certains, hommes d'affaires prospères, se firent construire des demeures au style éclectique. D'autres se contentèrent de transformer leurs propriétés en maison de campagne. Ces quelques habitants supplémentaires ne rendirent pas nécessaire le renouvellement des équipements publics. Les très modestes mairies-écoles, construites au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, se signalant par une élévation symétrique et une modeste horloge en référence à l'habituel beffroi, logent toujours les services municipaux, tandis que les écoles ont été transférées dans des édifices relativement récents.

## Le patrimoine religieux

Pour connaître l'histoire du patrimoine dans le val de Gally, il faut avoir souvent recours aux archives, d'autant que les transformations successives des grandes propriétés dues à l'évolution du goût et à la richesse des propriétaires ont renouvelé leur aspect. L'architecture vernaculaire elle, reste menacée car sa modestie la fragilise. D'autre part, l'explosion démographique récente dans ces communes nécessite des travaux d'équipements dans les vieux centres et suscite des restaurations parfois peu judicieuses. Cependant le patrimoine religieux tant architectural que mobilier y constitue toujours un domaine d'une grande richesse, malgré les aléas de l'histoire qui entraînent de nombreuses disparitions. L'église de Chavenay porte à sa façade, sur ses représentations anciennes, la devise de la République, Liberté Egalité Fraternité, peinte sans doute durant la

Révolution. L'église de Villepreux, sécularisée à cette époque fut transformée en temple de la Raison, avant de retrouver sa vocation originelle.

Ces humbles églises villageoises présentent une typologie reflétant leur usage : lieu de rassemblement des paroissiens, elles disposent d'imposants clochers mais de chœurs modestes. Davron, Noisy, Rennemoulin et Bailly possèdent un bâtiment à nef unique, Chavenay et Saint-Nom-la-Bretèche deux vaisseaux aux dimensions différentes et Feucherolles et Thiverval-Grignon une nef flanquée de deux collatéraux. Tandis que l'élévation à trois niveaux de Thiverval permet un éclairage direct de la nef, Feucherolles dispose d'une élévation à un seul niveau et sa nef ne reçoit la lumière que par les ouvertures des collatéraux et par la rose de la façade. Le chevet peu développé dans les églises paroissiales, est plat à Bailly, Chavenay, Feucherolles, Saint-Nom-la-Bretèche, tandis que le chœur de Davron, ancien prieuré est en hémicycle et celui de Thiverval-Grignon, l'édifice le plus élaboré du val, polylobé. Le degré de complexité du plan ou du chevet se retrouve pour le couvre-

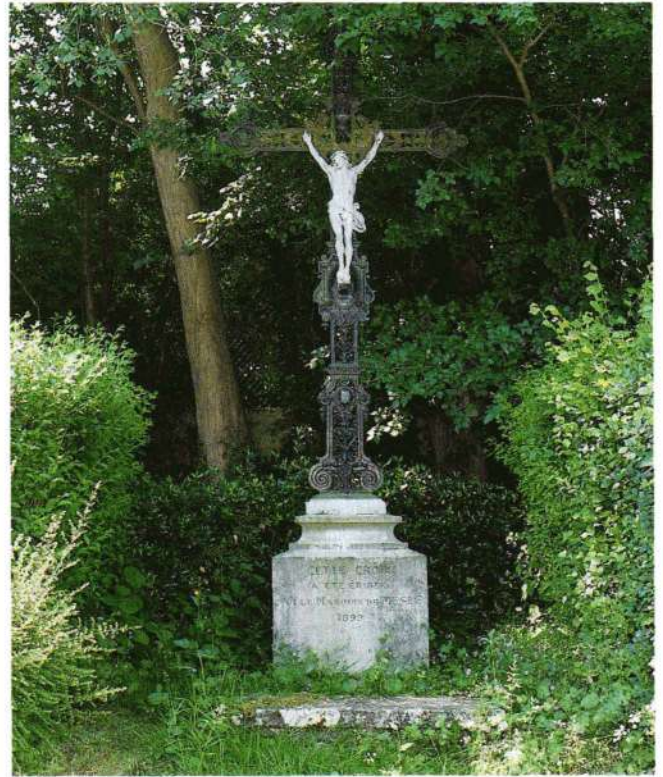


*Le calice, offert par l'empereur Napoléon III à l'église de Noisy-le-Roi est une copie d'un calice du premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle découvert en 1844 dans le tombeau d'un évêque de Troyes. L'orfèvre parisien C. Trioullier le réalisa, au milieu du siècle, ajoutant sur le pied l'aigle impériale.*

ment ou la façade. La nef de Bailly possède un plafond plat, celle de Davron une charpente lambrissée, celle de Noisy une voûte en berceau, Feucherolles, Thiverval-Grignon, Chavenay un voûtement d'ogives. La façade pignon reste de règle pour ces édifices à l'exception de Thiverval-Grignon dont la belle élévation ordonnancée, rythmée par quatre contreforts présente un portail surmonté d'une rose, et de Saint-Nom-la-Bretèche où le porche classique accolé au clocher tient lieu de façade. Enfin les clochers, éléments médiévaux les plus anciens, montrent une intéressante diversité, flèche de pierre

dernier vestige roman à Feucherolles, clocher-tour de base carrée renforcé de contreforts aux angles à Villepreux, à Saint-Nom et à Chavenay où il conserve toujours son toit à deux pans, tour de croisée octogonale à flèche d'ardoise à Thiverval-Grignon.

L'art sacré occupe une place majeure dans le patrimoine du val de Gally. La qualité et la diversité des œuvres

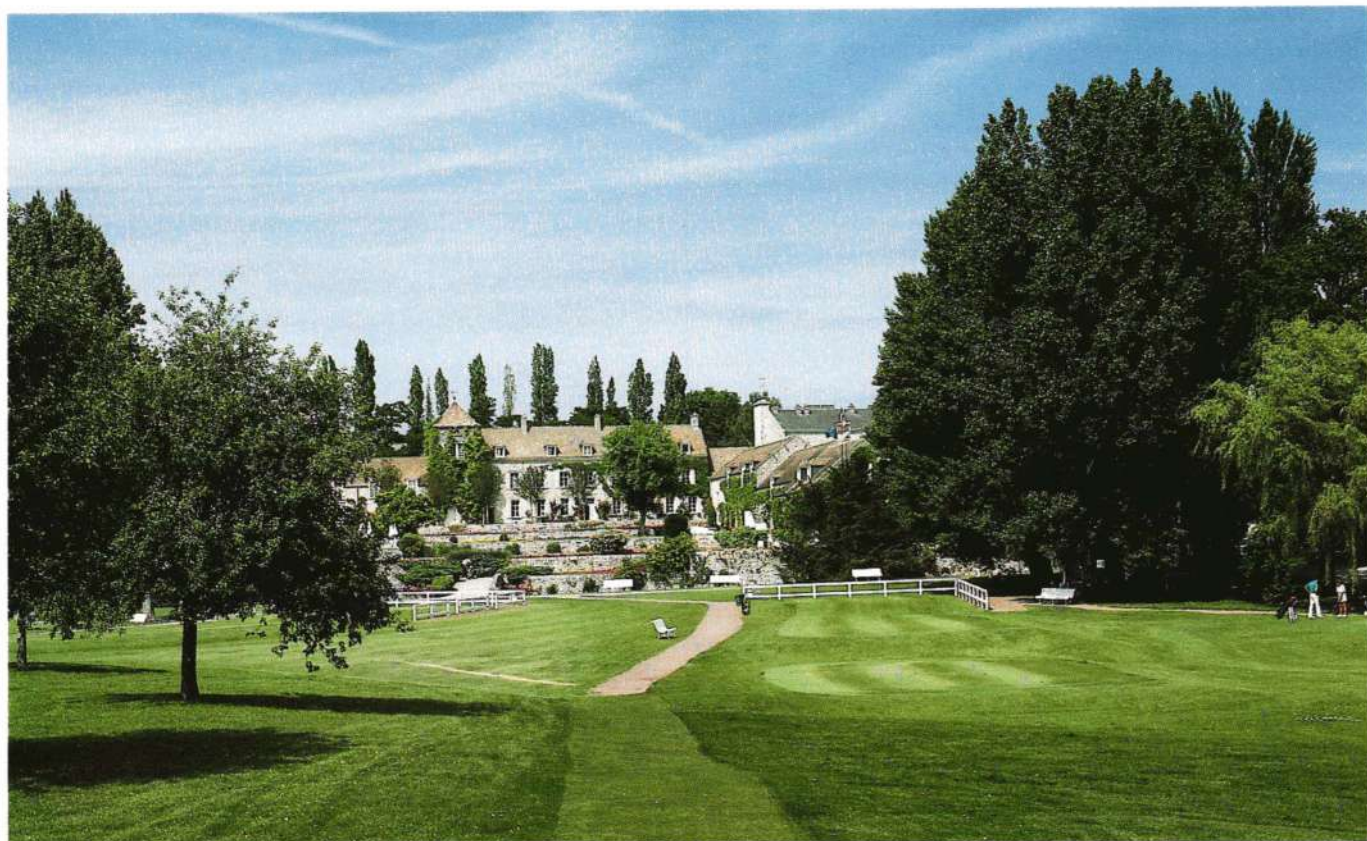


*Cette croix de chemin placée à l'entrée de Thiverval fut édifée par la marquise de Rabiot de Meslé en 1899. Le Christ porte une petite plaque indiquant que la pièce provient de la fonderie du Val d'Osne et que Cosson, constructeur à Versailles, installa l'ensemble.*

s'expliquent sans doute par un milieu seigneurial exceptionnel et par la présence d'établissements religieux aujourd'hui disparus. Cependant, reconstituer leur histoire s'avère délicat, tant les sources sont rares et parfois sujettes à caution.

Le canton possède un mobilier religieux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ou de nombreuses fonctions nécessitées par la liturgie sont représentées par une œuvre de valeur : une paire de bénitiers ainsi qu'un lutrin à Bailly, un tabernacle, un confessionnal et un devant d'autel brodé à Feucherolles, un autel-retable dans la chapelle de la Vierge de l'église de Villepreux, une chaire à prêcher dans cette même église, une autre à Davron, un banc d'œuvre orné d'un tableau de Pierre-Jacques Cazes, daté de 1731, restauré en 1994 et représentant une famille demandant protection contre la peste toujours à Davron, un ensemble du maître-autel et des clôtures de chapelle à Bailly.

Tandis que les représentations du Christ sont presque absentes, l'iconographie de la Vierge à l'Enfant ainsi que celle de différents saints dominent les œuvres sculptées conservées. Elles datent de la fin du Moyen Age ou de la période classique, les premières malheureusement quelquefois en fort mauvais état, comme le saint évêque Denis portant sa tête à l'église de Feucherolles. La peinture



*Le golf de Saint-Nom-la-Bretèche occupe depuis trente-cinq ans maintenant, l'ancien domaine du fief du Val d'Aulnoy attesté depuis 1344. Au XV<sup>e</sup> siècle une tuilerie en activité et le patronyme des propriétaires en fit changer la toponymie pour la Tuilerie-Bignon. Devenu une ferme au XVII<sup>e</sup> siècle englobée dans le grand parc royal de chasse, le domaine fut vendu à la Révolution comme bien national. L'activité agricole s'y maintint jusqu'à l'ouverture du golf dont le club-house occupe les bâtiments très restaurés.*

comprend quelques très belles œuvres, notamment, les saintes femmes au tombeau et un ange gardien, toutes deux sorties de l'atelier de Simon Vouet et conservées dans l'église de Davron.

Seule l'orfèvrerie et les vêtements sacerdotaux, souvent brodés de fils d'or et d'argent, ne présentent que des pièces du XIX<sup>e</sup> siècle. Manifestement, aucun objet comportant du métal précieux n'échappa à la fonte dans la tourmente révolutionnaire. A Saint-Nom-la-Bretèche, en 1793, on commença même par ôter les grilles autour du chœur de l'église pour en faire des piques ; un peu plus tard, deux des trois cloches du clocher furent descendues et livrées au chef-lieu du district, Saint-Germain-en-Laye, quelques temps après venait le tour de l'argenterie sacrée, croix, encensoirs, chandeliers, reliquaires, calices et patènes, ciboires, boîtes aux saintes huiles, ostensoirs.

A Bailly ou à Saint-Nom-la-Bretèche notamment, les ensembles que forment les objets du culte, les œuvres d'art et le décor concentrés dans le chœur possèdent une valeur propre qui disparaîtrait si les éléments en étaient dispersés ou modifiés. Il en va de même pour le contexte architectural et sacré dans lequel s'insèrent

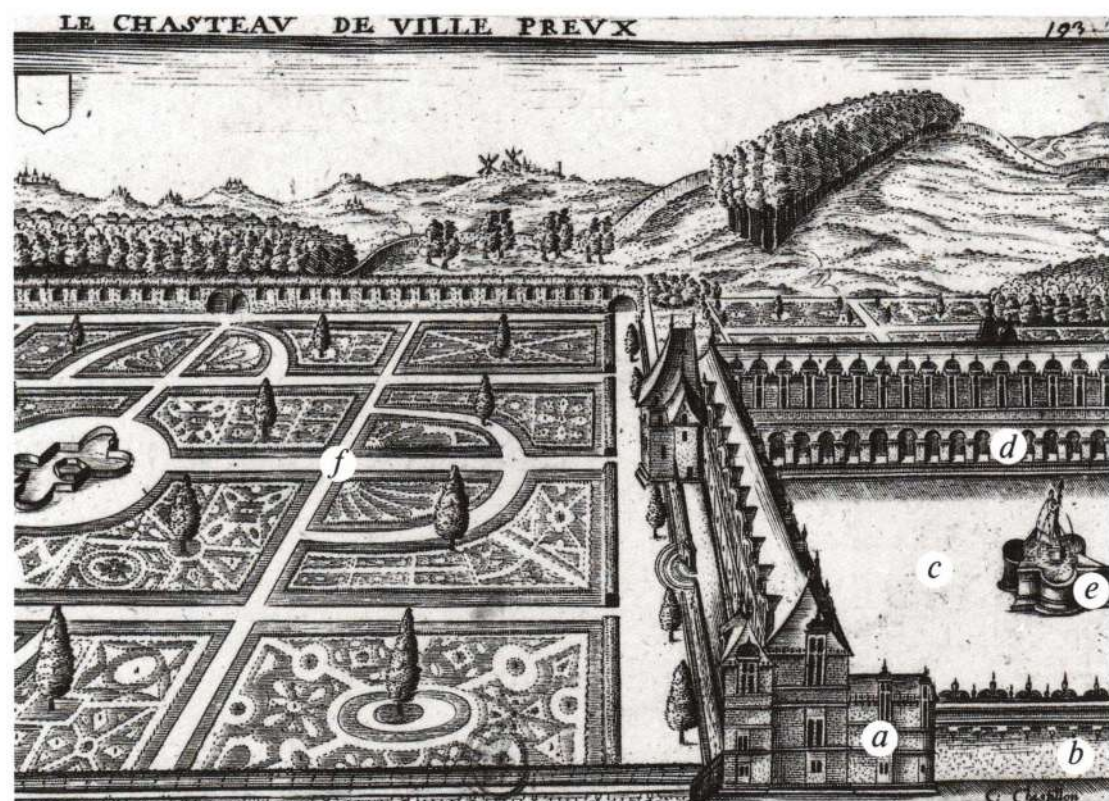
les œuvres qui participent à leur qualité.

Ainsi, il ne tient qu'aux nombreux franciliens qui ont cherché refuge dans le val de Gally, et qui retrouvent près de Paris, grâce à l'autoroute, un environnement accueillant, de continuer de préserver ce patrimoine qui les entoure. Même s'ils n'assistent pas à l'office, ils doivent être sensibles aux éventuels risques de pillages des œuvres d'art sacré conservées dans les églises. Ils doivent également être vigilants face aux dangers que font souvent courir les promoteurs et leurs clients, au modeste patrimoine rural et à son environnement dont la valeur tient aussi au tout qu'ils forment. Ce souci, manifestement présent, n'empêche pas toute évolution, une promenade au cœur des villages l'atteste. D'ailleurs, les élus locaux, désireux de redonner vie à l'entité géographique du val de Gally et fiers de leur patrimoine ont fédéré leurs communes autour de l'organisation chaque année d'un festival culturel. Les parisiens eux mêmes, fréquentant les trois terrains de golf, celui fort célèbre de Saint-Nom-la-Bretèche mais aussi ceux de Feucherolles et de Noisy, qui profitent ainsi des bienfaits de cette campagne constatent également cette volonté.

# Un territoire sous influence royale

La proximité de Paris ainsi que celle de la résidence royale de Saint-Germain-en-Laye fit que dès le XVI<sup>e</sup> siècle, la noblesse de cour acquit des terres et des seigneuries dans le val de Gally, non seulement pour en tirer bénéfice mais pour y résider et même s'y faire construire des demeures à sa mesure. Les Gondi, célèbre famille d'origine florentine comme leur première protectrice la reine Catherine de Médicis, s'installèrent à partir de 1568 dans la région ; Albert, duc de Retz et maréchal de France à Noisy-le-Roi et Bailly, Pierre son frère, le cardinal, à Villepreux, en 1583. Les Francini, créateurs des eaux de Versailles, intendants des eaux de France durant un siècle et demi, eux aussi originaires d'Italie, achetèrent également des terres à Villepreux. Pomponne I de Bellièvre, surintendant des finances puis président à mortier du Parlement de Paris acquit celle de Grignon en 1582. Jean III de Pommereu, maître des comptes et chambellan de François II, reçut en héritage une part de la seigneurie de la Bretèche dès 1534. Benoît Milon, contrôleur des finances, acheta en 1579 la seigneurie de Wideville, à cheval sur les communes de Crespières et Davron.

C'est sans doute encore la proximité de la cour, après que Louis XIV eut choisi Versailles comme résidence principale qui décida du devenir de certaines de ces propriétés. En effet, lorsque le roi acquit lui-même plusieurs seigneuries pour les enclore dans son grand parc de chasse, les propriétés inhabitées et laissées à l'abandon se dégradèrent. Trop coûteuses à remettre en état et passées de mode, elles finirent par être rasées (Noisy, Villepreux). Les seigneurs, proches de la cour et au fait du nouveau goût, en remanièrent d'autres profondément (Saint-Nom-la-Bretèche, Bailly) ou les reconstruisirent (Grand-Maisons à Villepreux et Noisy). Seuls sont parvenus jusqu'à nous, assez bien préservés, les deux châteaux de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, les plus éloignés de Versailles : Wideville et Grignon.



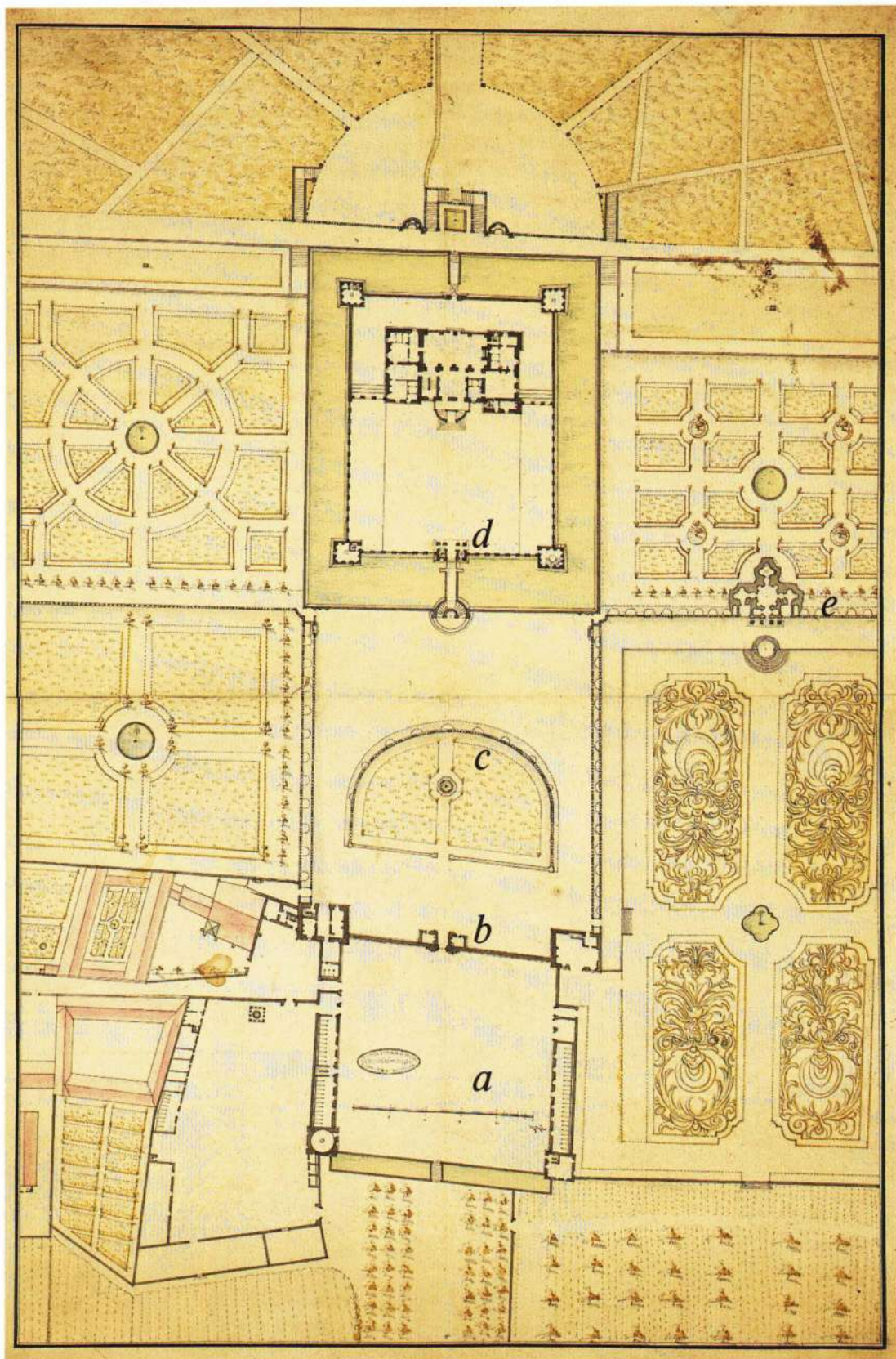
## La terre de Villepreux

En 1573, Albert de Gondi devient seigneur de Villepreux. Déjà seigneur de Noisy, où il faisait aménager un domaine digne de son rang, il céda la terre à son frère Pierre, cardinal, qui édifia un château décrit en 1603, comme on peut le voir sur la gravure de Chastillon de 1641. Il s'agissait "d'un bâtiment carré avec quatre pavillons aux coins et un au dessus de la principale porte d'entrée, une chapelle (a) au bout d'une grande galerie (b), une cour (c) bordée de galeries (d) avec une fontaine au milieu (e), un jardin à la française devant (f), des cuisines et offices tant dessous que dessus terre". Henri IV et le dauphin y séjournèrent. Philippe-Emmanuel de Gondi y abrita saint Vincent de Paul, précepteur de ses enfants. Transformé en usine au XIX<sup>e</sup> siècle - tissage puis fabrique de cachemire - l'édifice fut détruit aux alentours de 1885 et remplacé par le château de Nagelmacker.

## Un territoire sous influence royale

### La terre de Noisy

Ce plan de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, conservé aux Archives départementales des Yvelines, représente l'ensemble du domaine d'Albert de Gondi. L'édifice construit en haut de la colline, à la lisière de la forêt, précédé de trois cours étagées, dominait le village. De la première avant-cour (a) bordée par les communs et fermées par un mur, dont une partie subsiste, on accédait à la seconde cour par l'actuelle porte dite des Gondi (b), autre vestige. Cette avant-cour comprenait en son centre un grand fer à cheval (c), creusé de neuf niches au décor riche de la diversité des matériaux mis en œuvre. De grandes terrasses bordaient cette cour, à gauche et à droite, portées par des murs de soutènement formant, côté jardin, de faux portiques. Enfin le château s'implantait sur une plate forme rectangulaire, à laquelle on accédait par un châtelet d'entrée (d), couronné de deux chiens sculptés en pierre, portant au collier les armes des Gondi et replacés aujourd'hui sur le portail d'entrée du nouveau château. De larges fossés entouraient cette troisième cour, scandée à chaque angle d'un pavillon bastionné. Sur les terrasses, se développaient potager, verger et jardin d'agrément. Au delà des parterres de broderie, la grotte (e), ornée d'un décor de rocailles et de coquillages, où aimait jouer Louis XIII enfant, constituait l'élément majeur de ces jardins. L'ensemble formait une ample composition à l'italienne pour laquelle Gondi fit venir des artistes de son pays natal.





La porte Criton, rebaptisée en 1993 porte des Gondi, prolongée à droite d'une partie de mur, constitue le seul élément architectural conservé de l'ancien château d'Albert de Gondi à Noisy-le-Roi. Elle fut réutilisée pour la clôture du parc de Marly. Les autres vestiges subsistant à l'orée de la forêt sont difficilement identifiables car trop ruinés. Cet ensemble qui séparait les deux avant-cours évoque le château lui-même par l'association de la brique et de la pierre. Un ordre toscan à pilastres appliqué sur un parement à bossages continus soutient un fronton triangulaire. Des jambes harpées en pierre d'appareil, couronnées d'un motif d'amortissement à volutes rythment le mur de moellons et de briques.



Cette gravure d'Adam Péréelle (1640-1695) intitulée "Veüe et perspective du chasteau de Noizi du coste de l'entrée proche Versailles" qui possède un pendant, la "Veüe et perspective du chasteau de Noizi proche Versailles du coste du Jardin", reste encore aujourd'hui très énigmatique. S'agit-il d'une construction projetée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle lorsque le château vieux abritait les élèves de madame de Maintenon avant qu'elles ne s'installent à Saint-Cyr? La représentation architecturale ne tenant aucun compte de la topographie du lieu et le parti rarissime de la composition, constituée de deux logis aux façades parallèles en vis-à-vis, sans construction centrale, porte plutôt à la considérer comme un projet de fantaisie.

---

*Un territoire sous influence royale*

---







### **La terre de Grignon**

*Pomponne I de Bellière acquit le domaine de Grignon en 1582 des héritiers de Diane de Poitiers. En 1585, Henri III érigea la terre en châtellenie. Nicolas, son fils lui succéda, puis son petit-fils Pomponne II, premier président au Parlement de Paris en 1651, année où le domaine fut érigé en marquisat. Faute d'une étude approfondie, on ne sait qui des membres de cette famille fit construire le château, transformé au début du XIX<sup>e</sup> siècle en école d'agriculture. Il pourrait avoir été commencé aux alentours des années 1585. Son parti relativement homogène n'exclut pas pour autant un étalement de la construction qui aurait été achevée aux alentours de 1630, comme tendraient à l'indiquer le grand escalier intérieur et les combles des pavillons. L'édifice, précédé d'une avant-cour encadrée des communs, était entouré de fossés, garnis aux angles de tourelles soutenues par un encorbellement. On accédait au château, de plan en U, par deux ponts. La façade sur cour présente une élévation régulière, composée d'un corps central et de deux pavillons carrés prolongés du côté du jardin par des ailes en retour terminées par deux autres pavillons, disposition originale, car les ailes en retour bordent habituellement la cour. Le fossé le long de la façade principale a été comblé, trois des quatre tourelles d'angle détruites au début du XIX<sup>e</sup> siècle. (I.S.M.H.).*

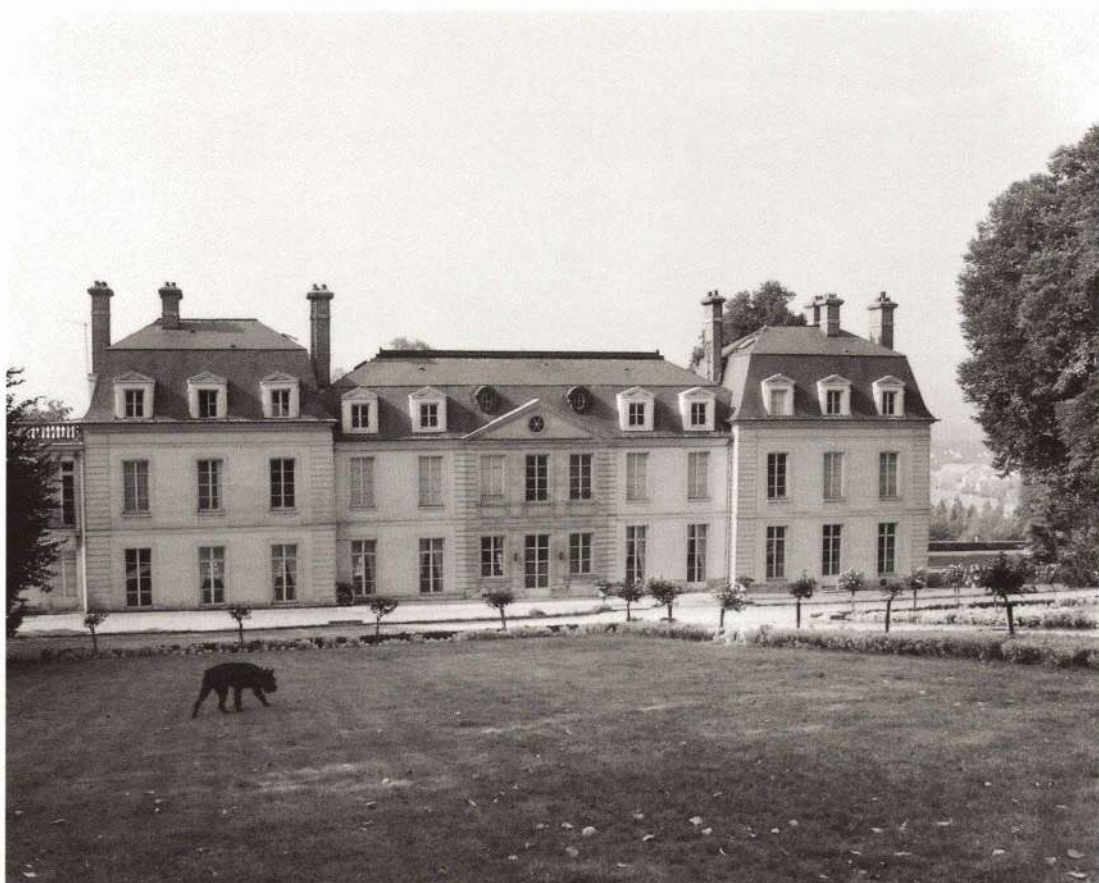


*Grignon est un bel exemple d'architecture brique et pierre d'un grand dépouillement où l'ornement, à l'exception de discrets pilastres de brique, ne s'exprime plus que dans l'appareillage mixte. Les chaînes d'angles, les encadrements de fenêtres et les larmiers horizontaux sont constitués de calcaire coquillier extrait sur place tandis que le parement des murs présente un appareil de brique.*

# Un territoire sous influence royale

## Les nouveaux châteaux du XVIII<sup>e</sup> siècle

Le château de la Bretèche, construit au XVII<sup>e</sup> siècle pour la famille de Pommereu, fut vendu en 1700 au comte de Toulouse, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, légitimé en 1681; celui-ci le restaura puis le revendit en 1710. C'est vraisemblablement de cette époque que datent les modifications des façades et des toitures car le plan de la conduite des eaux du parc de Versailles, dressé en 1683 et conservé aux Archives nationales nous montre le château dans un état antérieur.



Si le parti général - un corps central flanqué de chaque côté d'un pavillon - n'a pas été sensiblement modifié, les élévations ont été revues. Les pavillons, qui comportent désormais trois baies au lieu de deux, durent être reconstruits sur une base plus importante. L'accent horizontal créé par les bandeaux a été contrebalancé par un décor de bossage aux angles mais surtout les toitures ont été reconstruites en y incluant des lucarnes afin d'en aménager les espaces. Les toits à croupe du corps central et des pavillons latéraux ont été remplacés par des toits à pans brisés.

Nicolas Le Roy, simple garde-chasse devenu commandant des gardes-chasses du roi, reçut de son maître en 1732, le château ruiné de Noisy-le-Roi, à charge de le démolir mais avec l'autorisation de récupérer les matériaux nécessaires à la reconstruction de sa demeure. Le château neuf, implanté en bas de la pente, le long de la perspective du grand parc, en dehors du village n'est qu'une grande maison de plaisance.



Henri IV chassa à Versailles, sur la terre des Gondi dont il était l'hôte, à partir de 1573. Louis XIII y revint souvent, il racheta la seigneurie et s'y fit construire un logis à partir de 1624 dont on connaît le prodigieux destin par la volonté de Louis XIV.

Autour du château du roi soleil se développait un parc d'environ 1800 hectares, le "petit parc", que bientôt le roi décida d'envelopper dans le "grand parc", territoire de chasse à la superficie encore jamais atteinte de 6000 hectares. Il fallait à Louis XIV un domaine à la mesure de sa passion cynégétique, activité royale par excellence.

Les terres du parc, closes d'un mur percé de 24 portes, englobant huit paroisses et de nombreux hameaux et fermes, n'appartinrent jamais en totalité à Louis XIV. Celles, toujours exploitées par les paysans, subirent de tels dommages dus tant aux chasses royales elles-mêmes qu'à la présence permanente du gibier et à son élevage, que les fermiers s'unirent, à la Révolution, pour demander qu'elles soient rendues sans entrave à la culture. Leur aliénation intervint en 1793, tandis que le château de Versailles et ses jardins tout comme la forêt de Marly restèrent propriétés de l'Etat en tant que domaines nationaux, statut qu'ils possèdent toujours.

Le grand parc de chasse s'étendait à l'ouest de Versailles. Au nord-est, le mur se greffait sur celui du parc du château de Marly. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la forêt de Marly fut pour partie distraite du grand parc, ce qui modifia sa limite au nord et nécessita l'élaboration d'un nouveau mur et l'installation d'autres portes afin de séparer les deux territoires.



#### **Le grand parc de Versailles**

*La maison de portier de la porte de l'Arène, au lieu-dit la Tuilerie Margeau à Saint-Nom-la-Bretèche, constitue un des rares vestiges de la clôture du grand parc de Versailles.*

*Edifiée en 1685 sur un dessin de Jules Hardouin-Mansart, elle chevauchait le mur d'enceinte et ne comprenait à l'origine que la partie centrale. Un passage cocher occupait le rez-de-chaussée; on en distingue nettement l'encadrement appareillé en plein cintre. L'étage ne contenait qu'une seule pièce, logement de Suisse ou de garde-chasse, surmonté d'un toit en pavillon. Elle est construite en maçonnerie enduite; les angles en sont soulignés par un chaînage en harpe de calcaire, matériau également utilisé pour les deux bandeaux horizontaux et la corniche.*

*Les ailes latérales ont été ajoutées en 1865 par Charles Questel, afin d'y loger plus confortablement un garde forestier de la forêt de Marly. (I.S.M.H.).*

# Un territoire sous influence royale

## La forêt de Marly

Charles Questel (1807-1888), architecte des châteaux de Versailles et de Trianon de 1850 à 1880, édifia en 1865 cette maison de garde forestier de la forêt de Marly, située au carrefour des Curieux, sur la commune de Saint-Nom-la-Bretèche. Une étable, à gauche, une remise et un bûcher, à droite, flanquent le corps de logis central. L'élévation ordonnancée comprend, sur un soubassement de pierres appareillées, deux niveaux dont le décor, très sobre, réside essentiellement dans un jeu d'enduits déterminant entre chaque croisée une fausse-table. Derrière le bâtiment, les dépendances comprenaient un chenil, un poulailler, une porcherie ainsi que des latrines.



Au XVII<sup>e</sup> siècle, le grand parc de chasse de Versailles englobait, au nord, une partie du territoire qui devint la forêt de Marly. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, après la création de celle-ci, la limite du grand parc recula vers le sud. Un nouveau mur rythmé de portes fut construit délimitant les deux territoires. Ces portes, comme celles du petit parc de Versailles ne disposaient pas de pavillons d'entrée comparables à ceux du grand parc. Elles se composaient d'un simple passage et d'une maison attenante comme le montre cette photo d'une porte de la forêt de Marly à Noisy-le-Roi, dite porte de Noisy.

Napoléon III, soucieux de s'inscrire dans une tradition monarchique, engagea en 1860 un réaménagement des domaines royaux. L'architecte de Saint-Germain-en-Laye et de Marly, Dufrayer, auteur de la dernière machine de Marly, conçut pour la porte de Noisy un projet d'agrandissement qui ne fut pas réalisé.



Dès l'installation de Louis XIV à Versailles et des premiers aménagements qu'il y fit exécuter, le problème crucial de l'eau se posa. En effet, non seulement il fallut subvenir aux besoins des divertissements d'eau créés par Le Nôtre dans les jardins, mais aussi fournir de l'eau potable aux nombreux habitants du château et de la ville de Versailles qui se développa très vite.

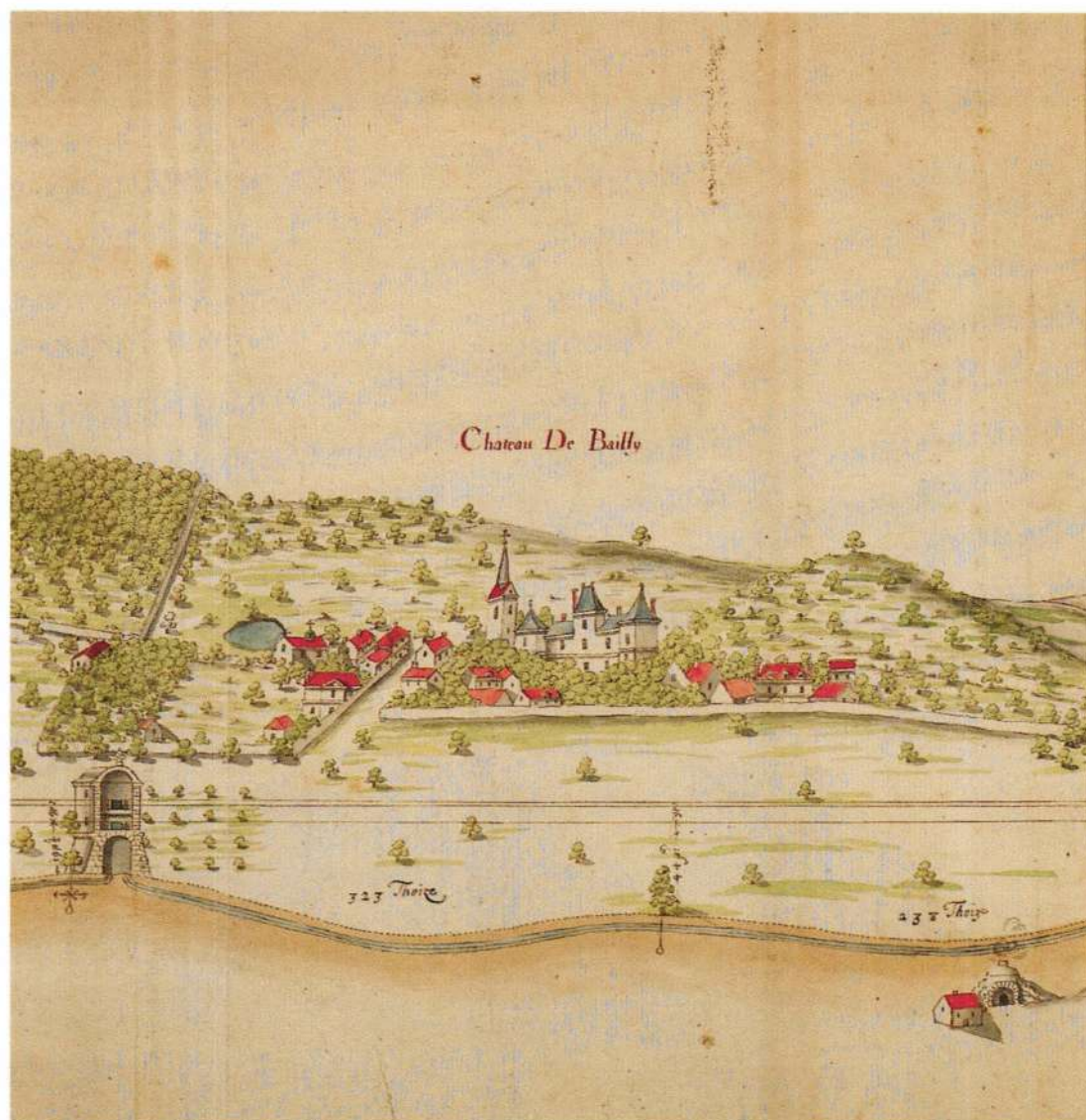
Dans un premier temps, l'étang de Clagny alimenta les fontaines du parc tandis que les "eaux bonnes à boire" étaient récoltées dans diverses sources de la région, notamment au sud de la forêt de Marly, et amenées au château ou distribuées en ville par quelques fontaines, à l'aide d'aqueducs en maçonnerie presque partout souterrains. Ensuite, le réseau d'aqueducs et de rigoles pourvu en eau par des étangs artificiels se généralisa (retenues de Saint-Hubert et de Trappes, étangs artificiels de Saclay ou du Trou-salé) pour alimenter les fontaines et le parc tandis que l'eau potable provenait du drainage des eaux de pluie sur les plateaux du nord de Versailles, notamment de la plaine de Bailly.

Le ru de Gally, prenait sa source quelque part, au bord du grand canal du parc, ce qui permettait d'en réguler les eaux. Il se pentait ensuite dans le grand parc, qui subissait des inondations régulières, néfastes aux animaux qui y vivaient et s'y reproduisaient. Aussi fut-il scrupuleusement surveillé, son lit agrandi, les moulins gênant son débit détruits. Au XIX<sup>e</sup> siècle, son insalubrité devint criante les eaux usées de la ville, du château et de quelques modestes industries s'y déversant. Aujourd'hui les communes traversées tentent de lui rendre sa pureté afin, comme au XVII<sup>e</sup> siècle, qu'on y pêche de nouveau des écrevisses...

### Les eaux de Versailles

*Grâce au plan de la conduite des eaux du parc de Versailles, dessiné en 1683 et conservé aux Archives nationales, on découvre une partie du val de Gally, depuis la première source canalisée, la source Saint-James près de la chapelle du même nom jusqu'à une "encognure du parc", en passant par la source de "Vaumartin" et son village en arrière plan puis par le village et le château de "Laberdaiche" (La Bretèche) ensuite celui de la "Tuilerie", le château de Noisy, celui de Bailly.*

*Il ne semble pourtant pas que cette conduite ait été réalisée : les études sur les eaux de Versailles ne la mentionnant pas et aucune trace n'en a été trouvée sur le terrain lors de l'enquête de l'Inventaire général.*

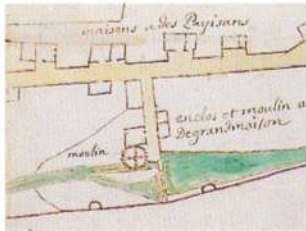
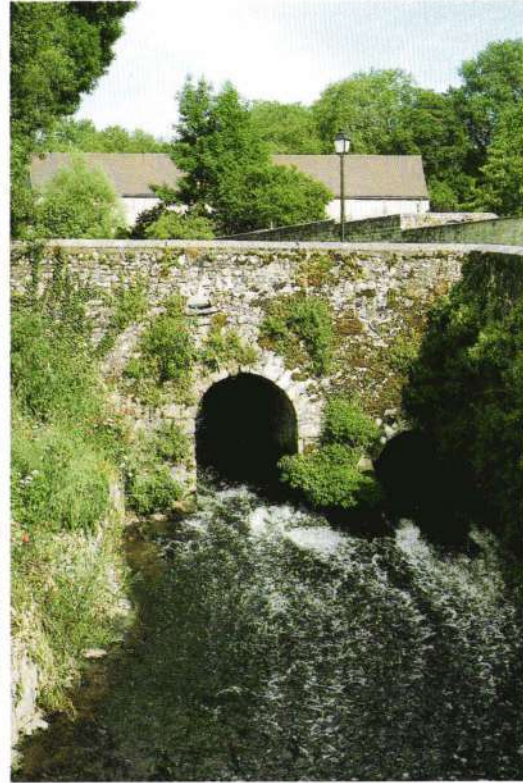
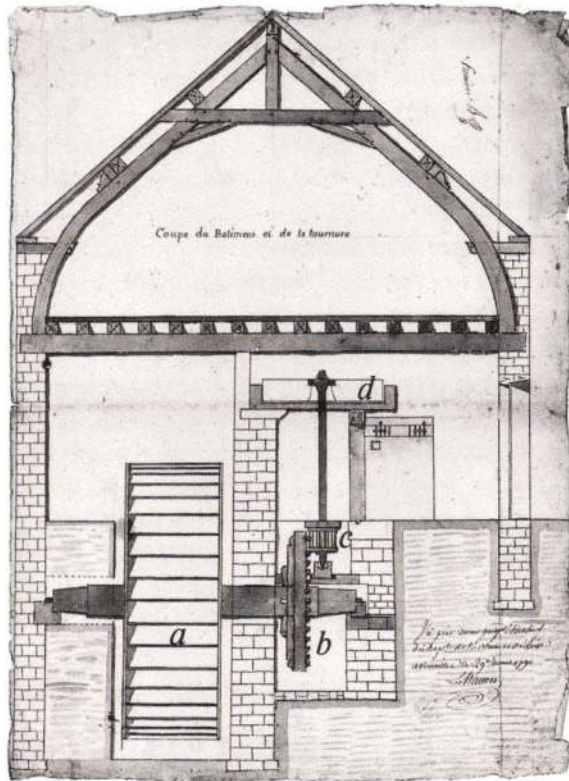


*Ce détail présente le village de Bailly et son château, presque accolé à l'église. Construit durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle pour Jehan de Saint-Benoît (1467-1524 ?) puis Jacques des Ligneris mort en 1556, ambassadeur de François I<sup>er</sup> au concile de Trente puis président à mortier du Parlement de Paris et commanditaire de l'hôtel de Ligneris, aujourd'hui musée Carnavalet à Paris. Il arbore encore l'aspect antérieur aux réfections du XVIII<sup>e</sup> siècle qui lui donnèrent son aspect actuel.*

# Un territoire sous influence royale

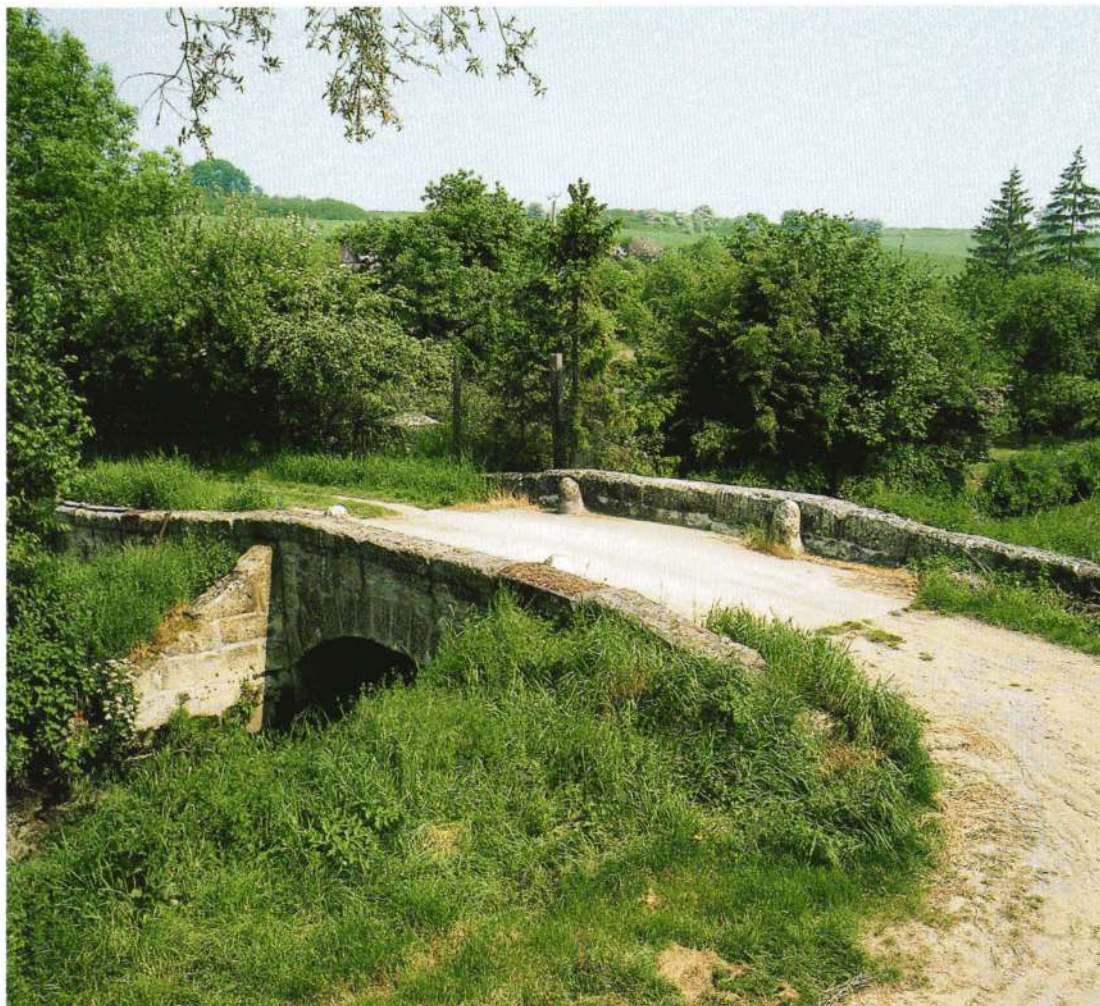
## Le ru de Gally

Villepreux, comme les autres villages traversés par le ru de Gally, a vu son paysage rythmé de moulins et de ponts. La coupe longitudinale, conservée aux Archives départementales des Yvelines, du moulin dit moulin Mingot, construit en 1790 sur le ru comporte une roue hydraulique verticale (a) entraînant grâce à l'arbre le hérisson (b), entraînant lui-même la lanterne (c) actionnant les meules (d). On a dénombré près d'une vingtaine de moulins sur ce cours d'eau et ses biefs, malheureusement ruinés ou plus souvent détruits comme celui-ci ou encore celui de la ferme de Grand-Maisons ci-dessous, ayant appartenu aux Francini et que le roi racheta pour le démolir en 1763 car il perturbait le débit du ru dans le grand parc.



La rue du moulin à Rennemoulin franchit le ru grâce à ces deux arches voûtées en berceau. Construit au XVII<sup>e</sup> siècle en maëllon et calcaire appareillé, ce pont reste l'un des plus conséquent du val de Gally.

A Villepreux, le ru est enjambé par le pont des prés. Composé d'une voûte en berceau segmentaire en pierre de taille, construite au XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle, ce pont dispose encore de ses bornes. Inscrit dans la campagne, il suscite la rêverie sur le temps passé.



# Campagne et villages

Les villages du val de Gally virent à la fin du XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle leur physionomie quelque peu modifiée par l'installation de personnes de toutes sortes employées à la cour. Il ne reste quasiment plus aucune trace construite de leur passage, seules demeurent d'humbles maisons et fermes de village ainsi que quelques grandes exploitations agricoles isolées, très transformées. Certaines caractéristiques de ces architectures modestes aux murs de moellons sous enduit de chaux ou de plâtre, couverts de tuile, tendaient à disparaître jusqu'à ces dernières années sous le coup de restaurations radicales : une mode déplorable portait à supprimer les anciens enduits pour rejointoyer au ciment les pierres, pourtant non appareillées.

Demeurés ruraux tard dans le XX<sup>e</sup> siècle, ce qui explique que l'architecture publique du siècle passé soit restée très modeste, ces villages connaissent depuis quelques années seulement une impressionnante explosion démographique. Longtemps la mairie et l'école se contentèrent d'occuper d'anciennes maisons quelque peu réaménagées. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une marie-école fut tout de même édifiée dans plusieurs de ces villages ; ses caractéristiques architecturales semblent si pauvres à des yeux accoutumés aux fastes républicains de la région parisienne que les élus de Bailly préférèrent s'installer dans un ancien château.

En effet, le chemin de fer renouvelant les moyens de transport dans le secteur, le val de Gally se "rapprocha" de Paris à partir des années 1880. De riches hommes d'affaires choisirent alors ces paisibles paysages pour y faire construire des maisons de campagne baptisées un peu pompeusement châteaux.



*Le village de Chavenay conserve encore une petite maison de carrier d'un type très simple. Le module élémentaire, une porte, une fenêtre, une lucarne s'adapte ici à la pente du terrain ; sur la rue, un seuil de cinq marches surélève le rez-de-chaussée, tandis que sur la cour, s'ouvre un étage de soubassement servant naguère de cellier. Le toit, couvert de tuiles plates, la lucarne, à l'origine pendante mais qui a conservé ses montants de bois, la porte d'entrée étroite, autant d'éléments qui permettent d'apprécier dans cette petite maison la descendante d'une famille dont l'origine remonte vraisemblablement à deux ou trois siècles.*

*Des sentes et des ruelles étroites complètent le réseau de circulation des villages en partie accrochés à la colline, comme à Saint-Nom-la-Bretèche ou à Feucherolles. Ici, à Chavenay cet ancien pas-de-mule, permettait, malgré la pente, de circuler avec les animaux. Baptisé ruelle de la fontaine Saint-Pierre, il descend du coteau vers le chevet de l'église paroissiale.*



# Campagne et villages

## Les maisons et fermes de village

De nombreuses maisons à mur gouttereau sur rue et passage cocher en façade ont été repérées dans le canton. Celle-ci, aujourd'hui dénaturée, construite en 1863, 5, rue de l'Etang à Feucherolles, dérive du bloc de terre dont elle offre une version villageoise : mitoyenneté, fenêtres nombreuses, corniche moulurée. Sur la rue, seule la gerbière au-dessus du passage cocher atteste, sur cette photo prise en 1989, la présence d'activités agricoles dont les bâtiments d'exploitation se développaient à l'arrière sur la cour.



Dans la cour de la ferme, 2, rue de Villepreux, à Chavenay, a été observé un ingénieux dispositif permettant, en soulevant un volet de bois, d'alimenter de l'extérieur du bâtiment, la mangeoire des porcs. Il s'agit de l'unique cas rencontré dans le canton où les fermes de villages, à dire vrai, ne sont plus en activité.

Saint Vincent de Paul, précepteur des enfants de Philippe-Emmanuel de Gondi depuis 1613, prêcha dès 1618 une mission à Villepreux. Il y établit ainsi sa deuxième association de charité après celle de Chatillon-les-Dombes. Après avoir été attaché durant douze années à la maison des Gondi, il revint à Villepreux et y fonda une nouvelle institution pour les pauvres, dans cette maison, en 1658. Ce bel édifice du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle, restauré en 1982, présente un premier étage en léger surplomb marqué par l'about des solives. Une porte en plein cintre conduit par un passage charretier à la cour arrière. C'est une des rares maisons en pan-de-bois qui subsiste dans cette partie des Yvelines.







*Implanté entre deux maisons de la Grande-Rue de Bailly, ce puits mitoyen, photographié en 1989, n'existe plus. Devenu inutile à l'heure de l'eau courante, il a été inclus dans une véranda. Ses montants en maçonnerie, destinés à porter la traverse de la poulie, qui avaient moins suscité la convoitise que des ouvrages en fer forgé, expliquent sa longue survie.*

*Ce travail à ferrer les bœufs provenant de Chavenay est aujourd'hui installé dans le domaine du golf de Saint-Nom-la-Bretèche. Il s'agit d'un équipement agricole devenu rare dans notre région et dont la fonction paraît énigmatique aux citadins. L'animal soulevé du sol par des sangles s'enroulant autour des traverses, reposait ses membres antérieurs pliés sur les supports bas tandis que les membres postérieurs étaient tirés en arrière. Le maréchal ferrant posait alors deux fers à chaque sabot, l'un à l'onglon interne l'autre à l'onglon externe. Ces fers augmentaient la force motrice des bœufs en permettant une meilleure adhérence au sol. De nombreux documents attestent de l'usage des bovins de trait dans la région.*



*La suite de maisons aux murs gouttereaux alignés sur la Grande-Rue de Bailly constitue un remarquable témoin de la manière d'habiter de toute une population de journaliers, tailleurs de pierre ou ouvriers de ferme qui peuplaient les villages du val de Gally. Les maisons dépourvues d'annexes agricoles, possèdent toutes encore un jardin à l'arrière duquel on accède en passant par le logement. L'unique porte piétonne distribue une seule pièce au rez-de-chaussée, parfois deux à l'étage. Le petit nombre de lucarnes témoigne du rare aménagement des combles. La modestie de cette architecture est agrémentée par l'usage discret de l'enduit. Qu'il soit d'origine ou restauré avec soin, il confère un charme pittoresque à ce front de rue.*

# Campagne et villages

## *Les grandes fermes isolées*

*Au XV<sup>e</sup> siècle, les Cœuret, d'abord fermiers sur les terres de Valmartin, écart de Saint-Nom-la-Bretèche, achetèrent le fief et firent construire, au siècle suivant, un manoir. Geoffroy Cœuret obtint l'autorisation en 1593 d'y établir un oratoire, enclavé du diocèse de Paris dans celui de Chartres. Dès 1600 néanmoins, Jacques de Pommereu, déjà seigneur de la Bretèche, racheta le domaine de Valmartin. Ce dernier perdit alors sa fonction de résidence seigneuriale et Jeanne de Gondi, prieure du couvent royal de Poissy l'acquit comme ferme deux ans plus tard. Vendu comme bien national, il changea à nouveau de main à la Révolution. Cette grande exploitation, qui comprenait un fournil, deux granges, une bergerie servant également d'étable, une porcherie et un colombier a subi de nombreuses transformations au cours des siècles. Le logis, construit en maëllon sous enduit et calcaire appareillé pour les chaînes, longe la rue menant à Chavenay. On y distingue aisément les modifications apportées aux ouvertures, une porte charretière voûtée obstruée sur la droite, deux grandes baies, comme celle de gauche, réduites à de petites fenêtres irrégulières.*

*A l'arrière plan on aperçoit la toiture polygonale de l'escalier construit en partie hors-œuvre et, à l'extrême droite, une des deux granges, implantée de l'autre côté de la rue.*

*L'écart de Mézu à Chavenay est principalement signalé sur les cartes anciennes pour son moulin sur un bief du ru de Gally. Aujourd'hui, seule la ferme, dont le logis date en partie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, maintient son activité. Cependant le moulin existe toujours et conserve sa roue à aube, implantée dans un réduit situé à l'étage de soubassement et accessible par une trappe.*





### **La ferme modèle de Grignon**

En 1865, Jacques-Louis-Jules Maisonhaute, ancien élève de Grignon, obtint la location d'une partie des anciennes terres de l'école. Il demanda à Anatole de Baudot d'y bâtir une ferme, dont le célèbre architecte publia les dessins abondamment commentés dans la gazette des architectes et du bâtiment en 1869-70. Des principes d'économie guidèrent la conception de cet ensemble, implanté sur le plateau, au milieu du domaine cultivé. Outre diverses constructions secondaires, elle se compose d'un grand bâtiment agricole qui fait face au logis constitué d'un pavillon central flanqué de deux annexes. Les fenêtres percées dans les pans coupés du corps central permettaient au fermier de surveiller son domaine depuis son habitation. Les bâtiments latéraux contenant les communs ne comprenaient pas d'étage, les domestiques étant logés dans les combles. La construction est en maëllon du pays sans enduit et en pan-de-bois apparents. De place en place, des rangs de briques forment des lits régulièrement disposés et ajoutent avec les tuiles du toit une autre tonalité au jeu polychrome des matériaux.

La grange regroupait plusieurs fonctions sous le même toit : sur ce grand côté, dans l'axe, les machines à vapeur et à battre ainsi qu'un escalier conduisant à l'étage ; à gauche une étable à bœufs ; à droite l'écurie des chevaux de labours. Derrière, le bâtiment agricole se développait sur toute la longueur, permettant le chargement et le déchargement à couvert des chariots grâce à une "rue" le traversant dans sa longueur. Les foins étaient rangés le long des murs, ceux pour les animaux du côté communicant avec l'étable et l'écurie. Un corps central dominait le comble dans lequel les grains, transportés à l'aide d'un monte charge étaient nettoyés puis descendus pour y être emmagasinés. On y retrouve les mêmes matériaux que dans le logis, sans toutefois la même recherche décorative.



# Campagne et villages

## Les "châteaux" du XIX<sup>e</sup> siècle

G. Nagelmacker, homme d'affaire belge mort à Villepreux en 1905, fit construire en 1885 cette demeure dans l'ancien domaine des Gondi. Il acquit des éléments du château royal de Saint-Cloud, incendié en 1870, mais les pièces apportées à grands frais à Villepreux se révélèrent tellement calcinées que leur réutilisation s'avéra impossible et leur destruction définitive intervint en 1891. La vue des ruines de Saint-Cloud dont l'élévation amputée de ses toitures par l'incendie apparaît plus néoclassique, indique cependant clairement que le château royal servit de modèle. Côté jardin, l'élévation ordonnancée couronnée d'un toit plat à balustrade rythmée de pots-à-feu comprend un avant-corps central en légère saillie constitué au rez-de-chaussée des colonnes doriques portant un balcon et au premier étage des pilastres toscans surmontés d'un fronton triangulaire, sculpté d'une Minerve accompagnée d'un putto.



Fondateur en 1876 de la compagnie internationale des wagons-lits et des grands express européens, ainsi qu'en 1880 du service des wagons-restaurants, Nagelmacker fit réaliser au bord du canal de sa propriété (creusé en 1686 par Edouard-François Colbert, frère du ministre), un petit embarcadère au style pittoresque dont l'inscription au-dessus de la porte "Cie Gle TRANSATLANTIQUE" évoque de plus longs voyages.

Le banquier Jean Soulange Renard choisit Bailly pour s'y faire construire son "château" dans les années 1863. Il puisa dans les vastes ressources de l'architecture française classique pour les caractères stylistiques de sa demeure. De hautes toitures, rythmées par trois sortes de lucarnes couronnent une élévation ordonnancée occupée au centre par un porche dont les piliers soutiennent une terrasse. La mairie occupe aujourd'hui cette propriété.





# Campagne et villages

## L'architecture publique

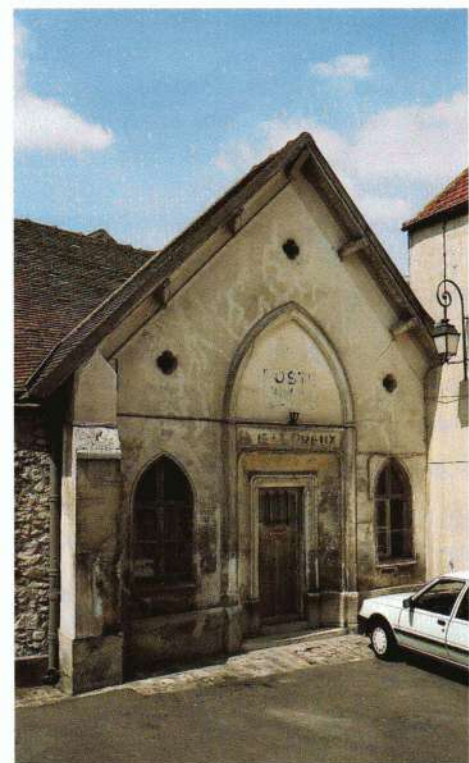
*A Bailly, cette tour émergeant de la végétation, au lieu-dit Villevert, constitue les restes du troisième relais de la ligne Paris-Brest du télégraphe aérien de Chappe (1763-1805) qui inventa la télégraphie aérienne, expérimentée sur une première ligne, reliant Paris à Lille dès 1794.*

*La tour actuelle remplaça en 1844 un premier édicule visible sur le cadastre napoléonien et représenté ci-contre par une aquarelle de 1842 due à Gaillot. Le relais précédent se trouvait à Passy, tandis que le suivant était implanté aux Clayes. (cl. M.H.).*



*Le tronçon de la ligne de chemin de fer de la grande ceinture, de Versailles à Saint-Germain-en-Laye, desservit Noisy-le-Roi à partir de 1882. La gare est conçue sur le même modèle que celle, encore intacte, de Bougival (sur la commune de La Celle-Saint-Cloud). Elle appartenait à la ligne, construite à la même époque, entre Saint-Cloud et l'Étang-la-Ville, qu'élabora l'ingénieur des Ponts et Chaussées Luneau. Celle-ci a perdu ses abris en fonte moulée, établis de chaque côté des voies mais conserve son décor de bois découpé et de briques. Malheureusement, la réouverture prochaine de la ligne au trafic des voyageurs voue cette gare à la démolition dans le courant de l'année 1994.*





*L'école de Villepreux, construite en 1842 fut mixte jusqu'en 1861, date du transfert de l'établissement au rez-de-chaussée de la nouvelle mairie. Jusqu'en 1876 une école libre disposa du bâtiment ensuite affecté à l'école communale de filles. Situé en face du portail de l'église paroissiale, la référence à l'architecture gothique y est manifeste. Les ouvertures quadrilobées ou en arc brisé de la façade encadrent l'entrée, évoquant toute proportion gardée, un porche médiéval. Son tympan, jusqu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, était orné d'une baie agrémentée d'une rosace. Cet élément décoratif disparut lorsque le local reçut l'affectation de bureau de poste.*

*L'architecte Cuissard élabora les plans de la mairie-école de Noisy-le-Roi. Après sa mort, E. Harant, architecte parisien, lui succéda et construisit l'édifice en 1886-1887. Il faut noter l'intéressant jeu décoratif basé sur la diversité des mises en œuvres des matériaux principaux, la brique, la meulière et la pierre calcaire ainsi que les cabochons de céramique à motif floral.*

*Le lavoir Saint-Blaise de Davron servait aussi d'abreuvoir. L'eau de la fontaine s'écoule dans un réservoir, à droite, petit bassin semi-circulaire peu profond. Le trop plein s'évacue d'une part dans le lavoir au centre, d'autre part dans l'abreuvoir, à gauche. Les eaux se perdent ensuite dans le parc du château de Wideville. Lors d'un agrandissement et d'une restauration en 1893, ses cuves furent maçonnées. D'autres lavoirs, à Chavenay, Rennemoulin ou Thiverval, qui présentent une disposition en atrium, afin de capter les eaux de pluies, subsistent encore aujourd'hui.*



# Architecture religieuse

Il reste peu de vestiges des petites chapelles de hameaux intégrés aux communes actuelles et des établissements conventuels dont les fondations s'échelonnent du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle à l'exception du couvent de Noisy-le-Roi. En revanche, les églises paroissiales et les œuvres d'art qu'elles renferment constituent le pôle fort du patrimoine du val de Gally. Trésors et symboles des villages, elles ont mobilisé l'attention et les soins des habitants et des édiles au cours des siècles. En raison de leurs grandes qualités architecturales, elles ont suscité l'intérêt du service des monuments historiques qui les a protégées dès le XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle et qui conserve pour plusieurs d'entre elles, à la bibliothèque du Patrimoine, d'admirables relevés anciens établis par les architectes du service : protection de l'église de Thiverval en 1846, de Feucherolles en 1886, de la façade de Davron en 1923, de Chavenay en 1933 et de Saint-Nom-la-Bretèche en 1977.

Généralement issues de plusieurs campagnes de construction, certaines présentent à la fois des caractères romans, gothiques ou même classiques mêlés à des restaurations - consolidations, modifications - qui les rendent parfois difficiles à comprendre.

Leur diversité, véritable échantillonnage de cette région d'Ile-de-France, constitue leur richesse, de la très modeste chapelle du prieuré de Rennemoulin à nef unique et chevet plat, couverte d'une charpente, à l'importante église de Thiverval avec ses trois vaisseaux voûtés d'ogives, sa tour de croisée et son chevet en hémicycle flanqué d'absidioles.



## **La chapelle Saint-Nicolas de Rennemoulin**

*La tradition veut que la chapelle, fondée en 1202, ait appartenu à un prieuré de Prémontrés, ce qu'aucun document des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles n'atteste.*

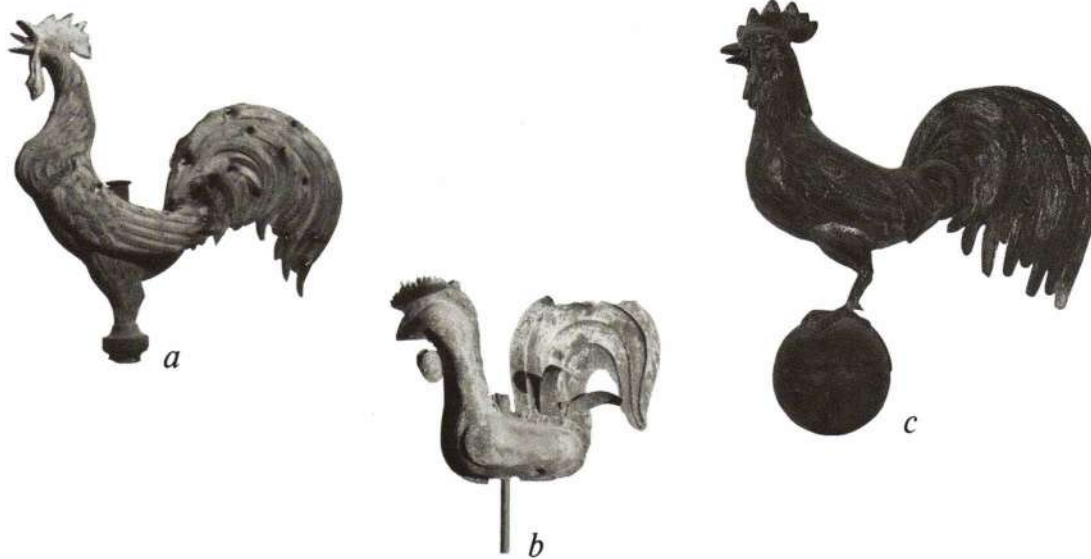
*Cependant de grandes arcades reposant sur des chapiteaux du XIII<sup>e</sup> siècle surmontant des colonnes restent apparentes à l'extérieur, le long du mur nord de la nef. S'agit-il des restes d'un bas-côté ou d'une galerie ?*

*On accède à l'édifice en franchissant un pont enjambant le ru de Gally qui coule sur son flanc. La chapelle du début du XIII<sup>e</sup> siècle, se compose d'un vaisseau unique de trois travées, éclairé par de petites fenêtres en plein-cintre et épaulé par des contreforts. La travée du chœur, légèrement surélevée par rapport à la nef, recevait le jour par trois ouvertures en arc brisé, en partie murées aujourd'hui.*

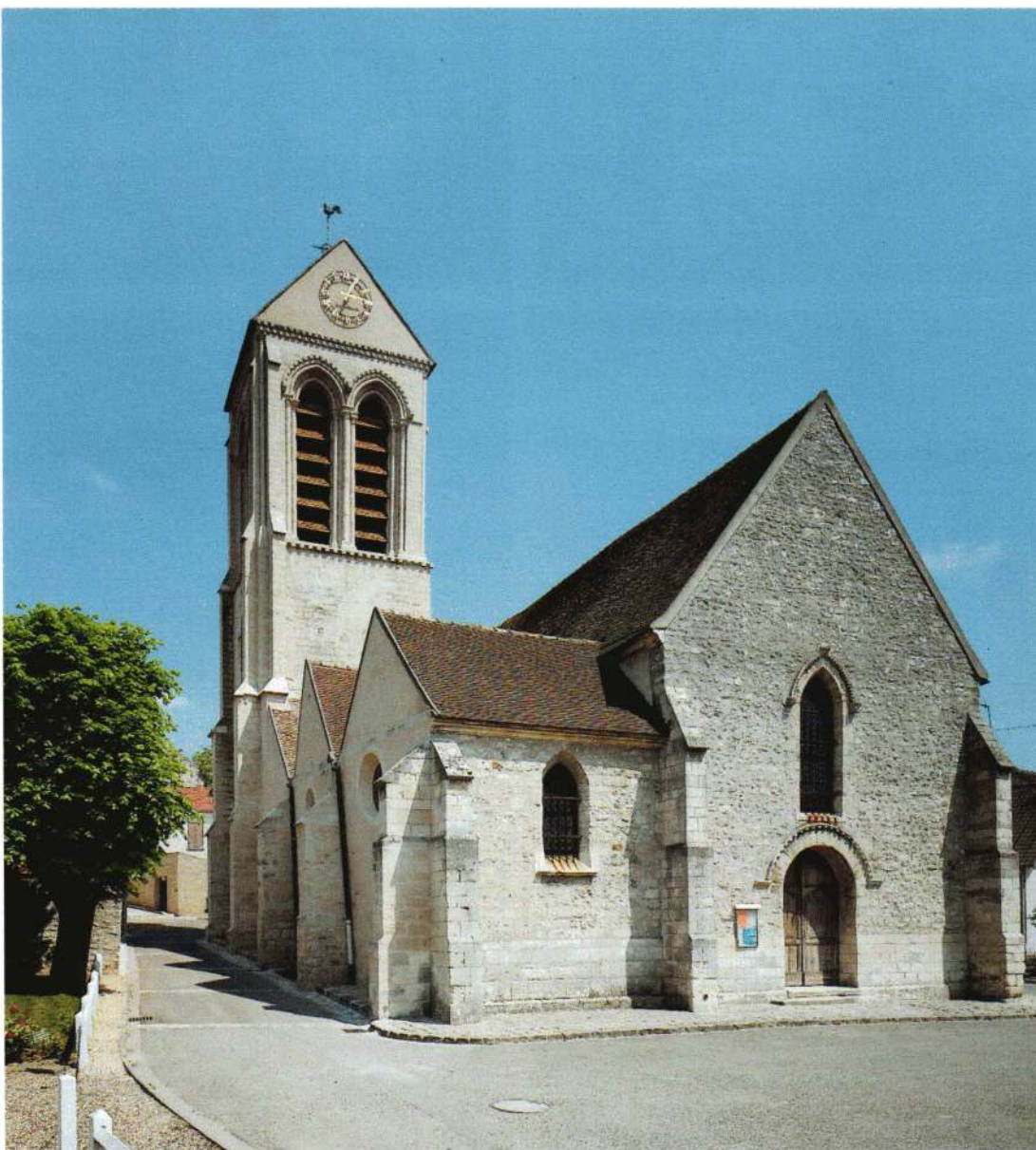
*L'édifice devint église paroissiale au XVI<sup>e</sup> siècle. Mais la paroisse, englobée au XVII<sup>e</sup> siècle dans le grand parc de chasse de Versailles fut supprimée en 1804 et rattachée d'abord à celle de Villepreux puis à celle de Noisy-le-Roi. La chapelle sécularisée servit alors de grange à la ferme attenante.*







Pour les chrétiens, le coq symbolise la Résurrection en annonçant l'aube des temps nouveaux et la vigilance car il éveille les dormeurs, les incite au travail. Installé depuis l'époque carolingienne au sommet des clochers, il surveille les alentours. Aujourd'hui, il évoque également les villages ruraux de la France d'antan. Dans les années 1970, lors d'une première enquête, trois de ces coqs déposés, datant certainement du XIX<sup>e</sup> siècle, furent recensés, l'un à Saint-Nom-la-Bretèche (a), l'autre à Bailly (b) et enfin le troisième à Feucherolles (c), toujours conservé à la mairie. Les deux premiers avaient malheureusement disparu en 1989.



#### **L'église Saint-Pierre de Chavenay**

Dans une charte datée de 1003, Robert le Pieux confirma la donation faite vingt ans plus tôt par sa mère aux bénédictines d'Argenteuil de l'église Saint-Pierre de Chavenay. Des vestiges archéologiques de cette église primitive existent encore sous le chœur.

L'édifice, dans sa plus grande partie, date de l'extrême fin du XII<sup>e</sup> ou du tout début du XIII<sup>e</sup> siècle, tandis que le voûtement en ogives de la nef est plus tardif. Ce type de plan dissymétrique se rencontre dans les églises des Yvelines (Saint-Nom-la-Bretèche) mais il s'agit parfois d'une extension postérieure (Gazeran).

Un toit à deux pans, restauré en 1977, couronne le clocher de plan carré, épaulé de contreforts aux angles et percé de trois niveaux de baies.

Celles du troisième niveau sont geminées et garnies d'abat-sons. Un décor de billettes souligne, d'une part, certains arcs brisés des baies et d'autre part, articule l'élévation du clocher par des bandeaux horizontaux. Enfin, sur la façade ce même décor de billettes souligne la porte en plein cintre surmontée d'une baie en arc brisé.

L'ouverture éclaire la nef qui reçoit également la lumière du jour grâce aux oculi percés dans le mur du bas-côté.

# Architecture religieuse

## Les clochers

(a) L'église Saint-Germain-d'Auxerre de Villepreux. Le clocher et le chœur datent du XII<sup>e</sup> siècle. Le reste de l'édifice est postérieur et a été très remanié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce clocher-tour de plan carré, renforcé par des contreforts aux angles, est caractéristique des églises du sud des Yvelines. Lors de sa "restauration" malheureuse de 1899, il a perdu son toit en bâtière, qui a été remplacé par une flèche d'ardoise.

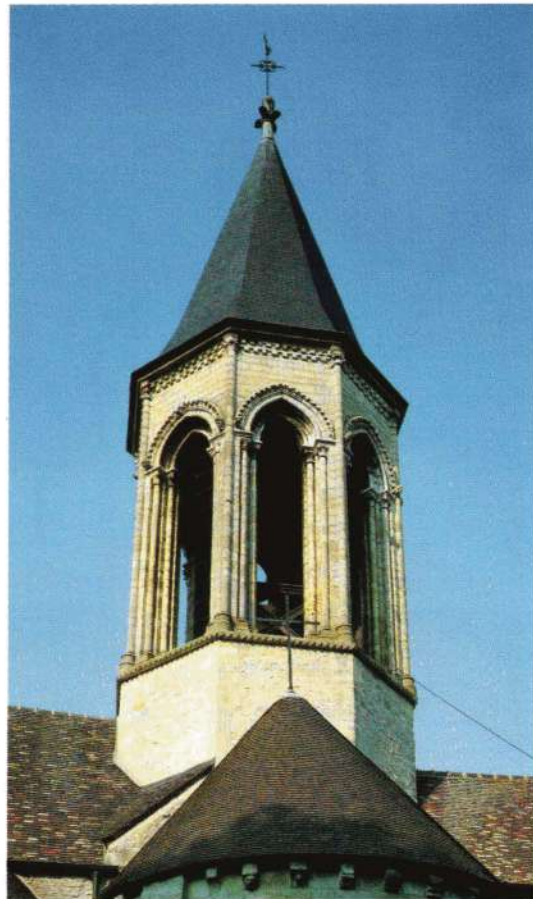
(b) L'église Saint-Martin de Thiverval-Grignon. Cette tour de croisée a été construite à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Elle est ajourée par huit arcades en arc brisé dont les archivoltes portent un décor de billettes à la façon des clochers romans. Les architectes des monuments historiques P. Naples et L. Petitgrand, utilisant certainement les relevés publiés par leur collègue Anatole de Baudot édifièrent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une copie littérale de ce clocher à Saint-Martin de Louveciennes.

(c) L'église Sainte-Madeleine de Davron. Le clocher de cette église romane est accolé au mur sud de la nef tandis que l'élévation nord était autrefois reliée aux bâtiments du prieuré dont elle dépendait. Ce massif, de plan carré, est renforcé aux angles de puissants contreforts et doté d'un escalier hors-œuvre. On distingue nettement des ouvertures obturées au-dessous des baies géminées garnies d'abat-sons qui ornent chacune des faces de la tour. La forme de sa toiture et sa couverture en ardoise sont certainement le fruit d'une restauration du XIX<sup>e</sup> siècle.

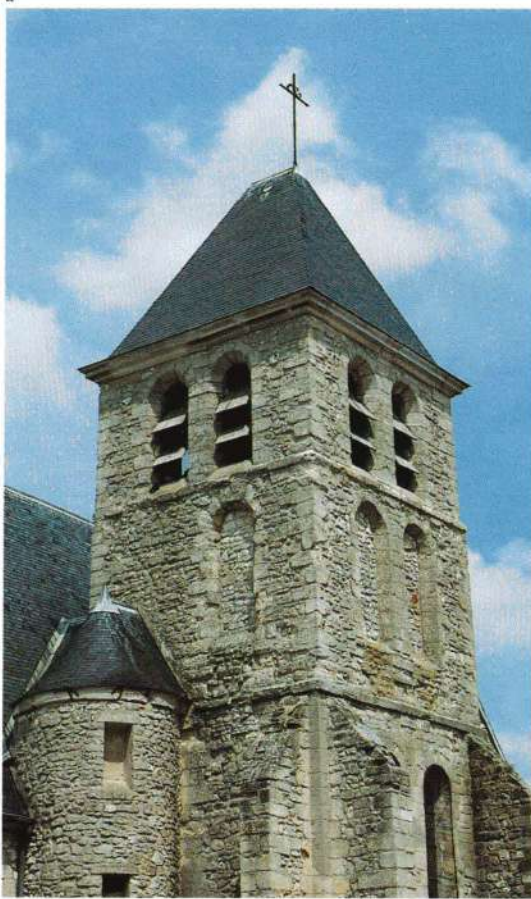
(d) L'église Sainte-Geneviève de Feucherolles. Le clocher roman domine cette église en grande partie reconstruite au XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'élève sur une travée de plan carré que la souche de la tour avec ses quatre pendentifs transforme en assise octogonale. Il est surmonté d'une flèche de pierre qui est caractéristique des églises du nord des Yvelines, aux alentours de la vallée de la Seine (Vernouillet, Limay).



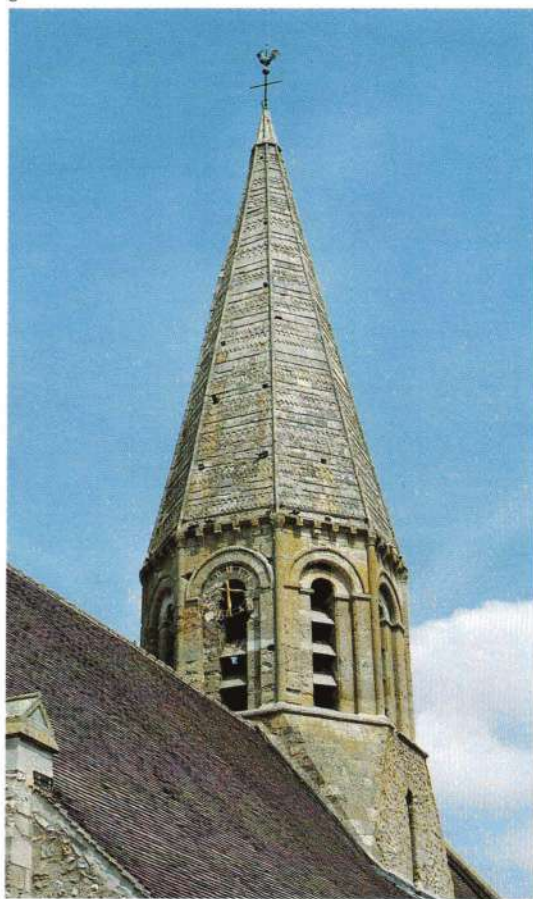
a



b



c



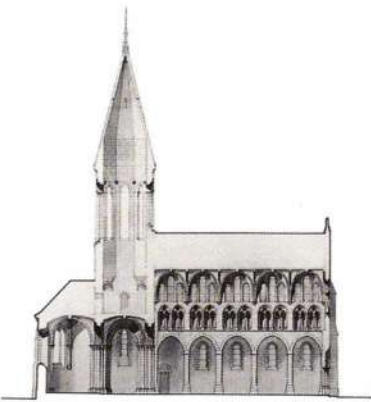
d



***L'église Saint-Nom de Saint-Nom-la-Bretèche***

*Saint Nom fut un vicaire épiscopal qui vécut au IX<sup>e</sup> siècle. Il mourut dans le Pincerai, sans doute à Saint-Nom-la-Bretèche plutôt qu'à Levis-Saint-Nom, les deux seules paroisses de la région portant son patronyme. L'église conserva longtemps ses reliques, avant de les déposer dans celle de Villepreux. La façade date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle clôt une nef flanquée d'un étroit collatéral et est précédée d'un beau portique néoclassique d'ordre dorique dont l'entablement porte un fronton triangulaire à modillons. A gauche, le clocher, plus ancien remonte au XVI<sup>e</sup> siècle bien qu'il reprenne la tradition médiévale de la région. Une tourelle d'escalier le flanque à l'angle nord-ouest. Des niches surmontées de dais sculptés destinés à recevoir des statues ornent les deux contreforts occidentaux. La tour est percée de baies en plein cintre, géminées à partir du troisième niveau et garnies d'abat-sons. Un toit en bâtière le surmontait jusqu'à la restauration de l'architecte diocésain Blondel, en 1870-71 qui le remplaça par le couverture actuel, une flèche carrée tronquée couronnée d'une "croix en fer forgé avec bras à enroulement et double rosace à étoile au centre" comme l'indique le descriptif des travaux.*

# Architecture religieuse



**La nef et le chœur de l'église Saint-Martin de Thiverval-Grignon**

*Selon la légende, la fondation de l'église remonterait à Clovis. Au moment de sa conversion, il aurait jeté trois plumes au vent et promis de bâtir un sanctuaire à chacun des endroits où les plumes tomberaient. Thiverval aurait été ainsi désignée. Le chœur et les absides de l'édifice actuel, furent bâtis durant la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, la tour de croisée à la fin du XII<sup>e</sup> et la nef durant la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. L'église possède une élévation à trois niveaux. Les grandes arcades portées par des piliers carrés sont surmontées d'un triforium aveugle constitué d'arcatures géminées. Un dernier niveau formé de fenêtres hautes regroupées en triplets éclaire l'étage supérieur. L'édifice, à trois vaisseaux voûtés d'ogives, comprend une nef de cinq travées, un transept sur lequel ouvrent deux absidioles flanquant le chœur en hémicycle. L'ensemble de ces volumes est dominé par la tour de croisée.*

*Anatole de Baudot élabora en 1876 pour le service des monuments historiques, un projet de restauration de l'édifice, conservé aujourd'hui à la bibliothèque du Patrimoine. La coupe longitudinale est présentée ci-dessus. La grande qualité de cette imposante église villageoise devrait susciter une étude très approfondie qu'il reste à mener.*

*Adossé au premier pilier de la nef, on distingue une chaire à prêcher du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au niveau de la troisième travée, un banc d'œuvre de la même époque, sépare la nef du bas-côté.*

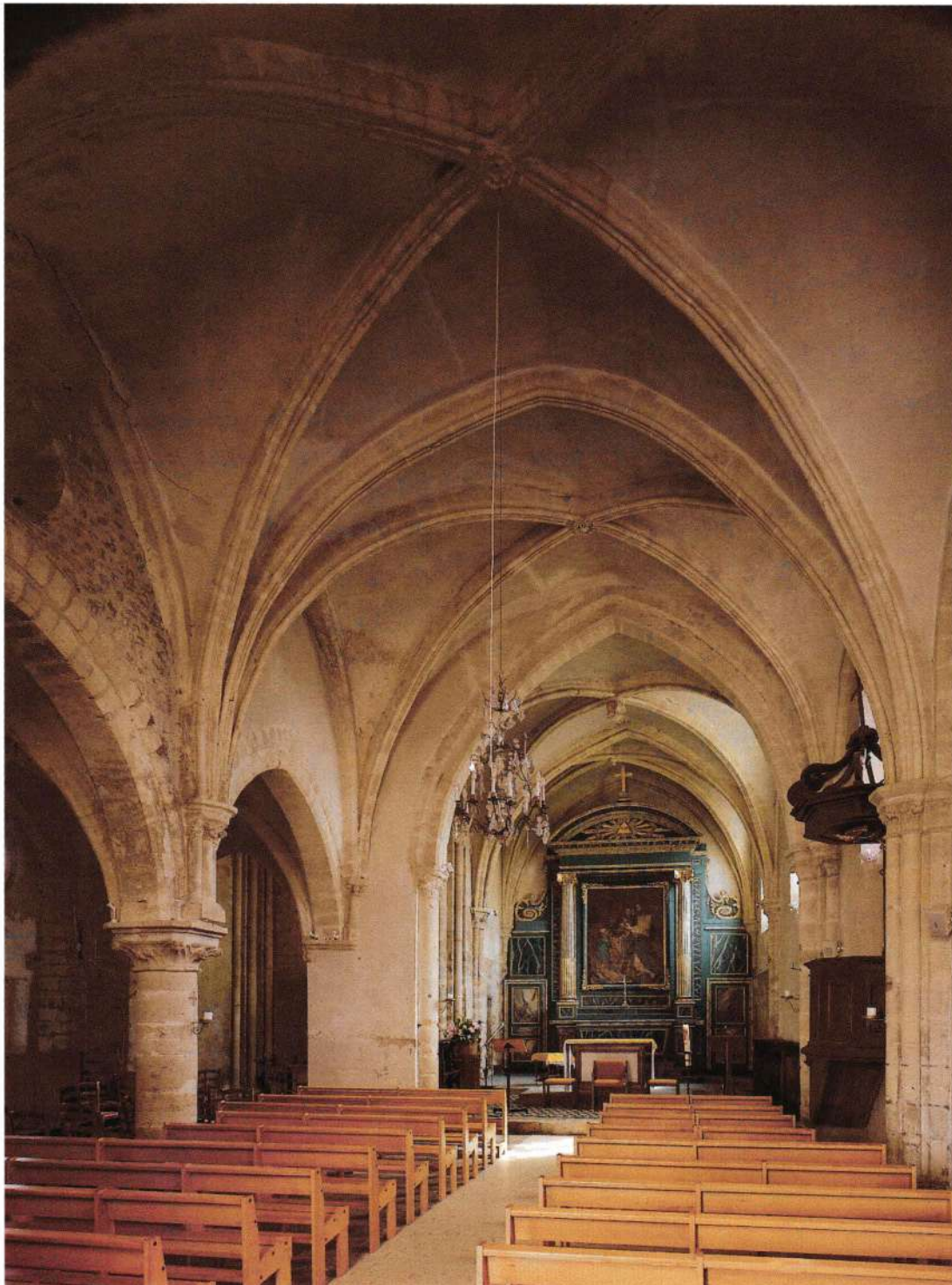




**La nef et le chœur de l'église  
Saint-Pierre de Chavenay**

La nef, du début du XIII<sup>e</sup> siècle, et l'unique bas-côté nord, dont on ignore le couverture primitif, furent couverts de voûtes d'ogives, moins d'un siècle plus tard. L'histoire de ces deux campagnes de construction se lit dans l'élévation. La deuxième colonne du côté nord, au chapiteau orné de crochets reçoit les arcs brisés à double rouleaux. Son tailloir a été surmonté, probablement au début du XIV<sup>e</sup> siècle, d'une base portant un faisceau de trois colonnettes à chapiteau aux feuillages traités de manière assez réaliste. Le second tailloir, de forme polygonale supporte donc les retombées des ogives de l'arc doubleau et des formerets. Est ainsi résolue l'adaptation de ce voûtement à l'élévation construite antérieurement.

Le chœur, à chevet plat, recevait la lumière par trois fenêtres en tiers-point, obstruées aujourd'hui par le comble de la sacristie accolée à l'est, tandis que le retable du maître-autel les dissimule à l'intérieur. Une inscription cachée, découverte lors de la restauration du tableau précise que cet ensemble fut installé en 1714. Le tableau représente le Christ remettant les clés à saint Pierre. Elles constituent l'attribut le plus répandu du saint, symbolisant le pouvoir que lui confia le Christ de lier et de délier sur terre comme aux cieux. Cette œuvre très repeinte devrait être restaurée prochainement pour compléter celle du retable qui a récemment recouvert une nouvelle polychromie. Ce dernier présente une sobre composition à deux colonnes cannelées d'ordre ionique accostées d'ailerons soutenant un fronton cintré sur lequel sont apposés les symboles de la Trinité.



# Mobilier religieux

Malgré l'érosion des siècles et les nombreuses destructions durant les périodes de troubles religieux, l'art sacré reste le domaine du patrimoine actuellement encore conservé, le plus riche du val de Gally. Il est aussi celui le moins documenté. Si les œuvres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles proviennent probablement de dons de seigneurs, nombreux et prestigieux durant cette période, ou de la famille royale elle-même, nous ne savons rien des œuvres médiévales.

Cette absence de sources ne doit pas conduire à un désintérêt pour ces objets même si les églises de campagne, désormais fermées en dehors des heures de l'office afin de les protéger des vols, ne permettent pas d'admirer aisément ces chefs-d'œuvre. L'amateur pourra profiter des concerts qu'on y organise parfois, dans le cadre notamment du festival du val de Gally, pour contempler ce patrimoine.

## Le vitrail

La verrière au-dessus du porche de l'église Sainte-Madeleine de Davron porte la date 1550. Il s'agit en réalité, d'une reconstitution du XIX<sup>e</sup> siècle réunissant sur deux registres, des personnages du premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle dans un encadrement d'architecture datant partiellement de 1550. Les deux personnages principaux se présentent devant une tenture damassée au pochoir et sous un encadrement partiellement refait, celui du registre bas comportant des têtes à l'antique dans les écoinçons. Il s'agit des deux saints patrons de l'église, saint Blaise en évêque, reconnaissable à son attribut le peigne à carder, symbole de son martyr, et sainte Madeleine, dont la tête a été refaite, tenant un vase à parfum et présentant un couple de donateurs et leurs trois enfants. L'inscription à la manière médiévale "R?enart et jehane sa fame priez pour eulx fait le V" a été restituée par le peintre-verrier qui au XIX<sup>e</sup> siècle remonta les parties anciennes dans un encadrement constitué de nombreux filets et de deux bordures. Celle de l'intérieur, uniquement composée en grisaille et jaune d'argent ne possède pas les qualités de l'autre en grisaille et peinture à l'émail, comprenant des éléments remployés des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et représentant des chutes de fruits, des masques et des fleurs. (I.S.M.H.).



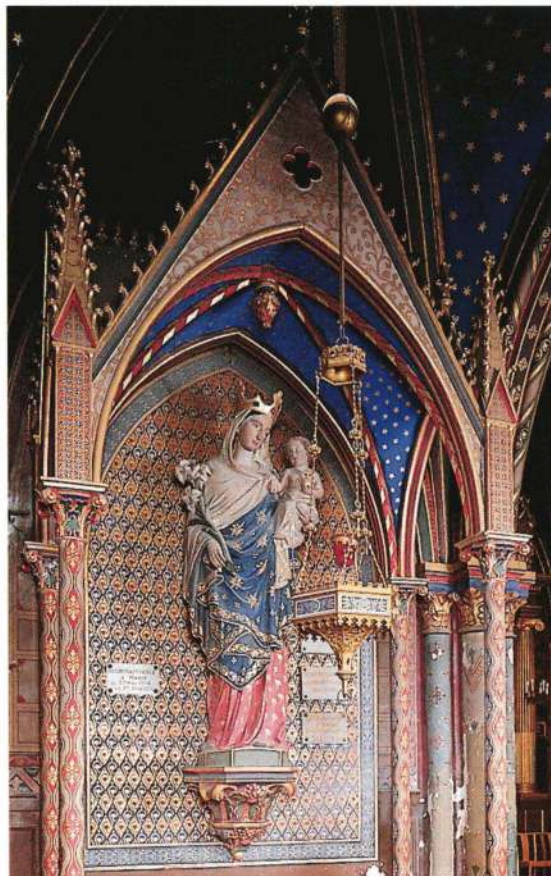


**Le chœur de Saint-Nom-la-Bretèche**

L'église Saint-Nom de Saint-Nom-la-Bretèche est un édifice hétérogène qui connut de nombreuses campagnes de construction ; le chœur fut édifié au XIII<sup>e</sup> siècle, le clocher au XVI<sup>e</sup>, la nef reconstruite vers 1657 et le porche ouest réalisé au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le chœur et ses chapelles latérales reçurent, durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un intéressant décor de style néogothique. Il se compose d'un retable, de peintures murales qui recouvrent murs, voûtes et piliers, de lustres, de sculptures et d'un baldaquin surmontant la statue de la Vierge dans la chapelle gauche, pendant de celle de saint Louis installée dans la chapelle droite. Ce riche décor se réfère clairement à la Sainte-Chapelle de Paris, érigée pour saint Louis, entre 1243 et 1248.

En effet, Lassus et Viollet-le-Duc restaurèrent l'édifice royal, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, selon le goût néogothique. Ainsi, le vocabulaire de la composition polychrome où l'or et le rouge rehaussent les nervures des voûtes semées d'étoiles d'or sur fond d'azur et où chaque moulure des tailloirs surmontant les chapiteaux dorés comprend une couleur différente s'inspire de la chapelle haute de l'édifice parisien ; tandis que le baldaquin abritant la Vierge, réduction d'une architecture gothique, ressemble au dais protégeant le reliquaire placé dans cette même chapelle. Cet ensemble, trouvé remarquable en 1864, fut pourtant menacé il y a quelques années, ce qui montre bien la subjectivité du goût.



# Mobilier religieux

## Le mobilier

La chapelle gauche de l'église de Davron est occupée par un autel surmonté d'un retable dont Philippe de Buyster sculpta vraisemblablement la tête du chérubin qui orne le sommet. L'artiste flamand (1595-1688) installé en France travailla avec Jacques Sarazin et Simon Vouet entre 1635 et 1640 aux décors du château de Wideville dont le propriétaire, Claude de Bullion fut précisément un des bienfaiteurs de l'église. Pierre Chaleix, auteur d'une thèse sur Buyster, pense que "la morphologie du visage charnu à l'écart pupillaire prononcé, au menton volontairement marqué, les cheveux répartis en mèches épaisses, le faire dense et vif indiquent assez la manière de Buyster qui aurait retrouvé là son premier art de huchier".



Le lutrin de l'église de Bailly se compose d'un aigle porté par un socle tripode constitué de volutes reposant sur des lions. Le tétramorphe constitue l'ensemble des symboles des quatre évangélistes, lion pour Marc, taureau pour Luc, homme ou ange pour Mathieu, aigle pour Jean. Ce dernier est fréquemment représenté écrivant devant un aigle aux ailes déployées lui servant de pupitre. En 1670, la paroisse de Bailly bénéficia de libéralités de la reine Marie-Thérèse. Il n'est pas impossible que ce lutrin à la sculpture fine et élégante soit présent depuis cette époque dans l'église. (cl. M.H.).



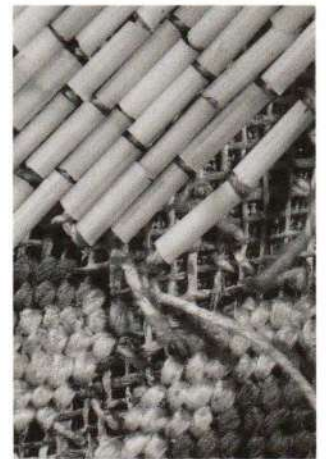
Au Moyen Age, le baptême s'administrait principalement par immersion, l'enfant devait pouvoir être plongé dans les fonts baptismaux. Ceux de l'église de Feucherolles (a) comme ceux de Saint-Pierre de Chavenay (b), en calcaire, sont contemporains des campagnes de construction de ces églises au XIII<sup>e</sup> siècle. Le type de décor sculpté à motifs végétaux de Chavenay se retrouve assez fréquemment dans les Yvelines. En revanche, le décor architectural de la cuve baptismale de Feucherolles dont les parois s'ornent de colonnettes supportant des arcs brisés semble unique dans cette partie de l'Ile-de-France (cl. M.H.).







Un paroissien aurait offert à l'église de Feucherolles, au début du siècle, ce tabernacle exceptionnel du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une armoire en pin où sont sculptés en haut relief, sur la porte le Christ, sur le côté gauche saint Jean-Baptiste et sur le côté droit Marie-Madeleine. Bien qu'en mauvais état, elle présente un étonnant décor de sgraffitto : peinture appliquée sur la dorure, puis grattée suivant des motifs afin de retrouver la feuille d'or sous-jacente. L'artiste s'est amusé à exploiter toutes les ressources de cette technique recouvrant littéralement les surfaces de dessins variés. Des frises géométriques peintes sur la dorure, comme à la corniche ou sur la base complètent ce décor. Des motifs très soignés d'arabesques et de grotesques ornent l'intérieur. Un tel emploi du sgraffitto ne se retrouve guère que dans le Roussillon et en Espagne d'où pourrait provenir ce tabernacle, unique jusqu'à ce jour dans notre région. (cl. M.H.).

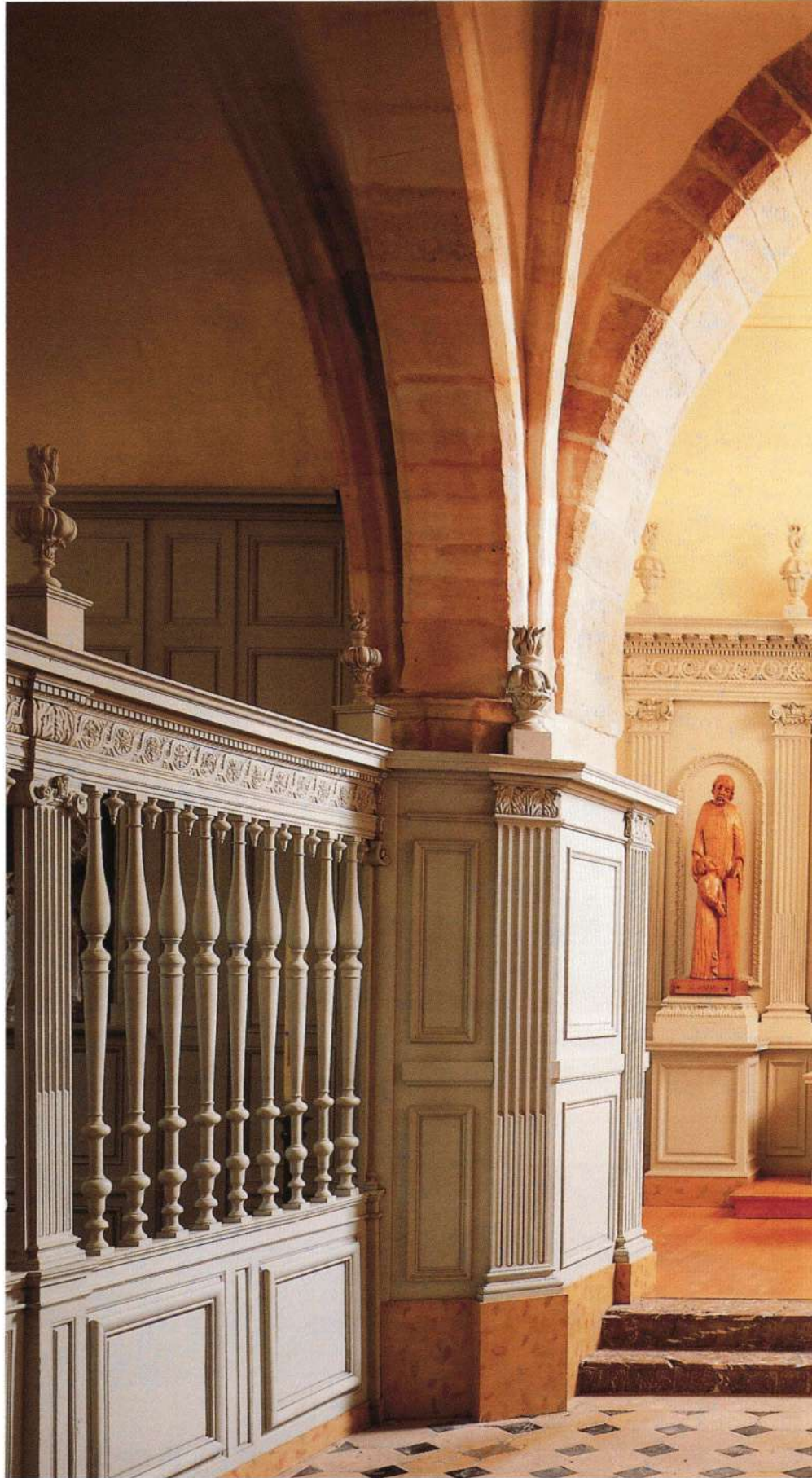


L'antependium et les panneaux des côtés, réemployés au maître-autel de l'église de Feucherolles, se compose d'une toile d'étamine de coton brodée de laine au point oblique et de perles de verre blanc de forme cylindrique, selon un usage fréquent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il pourrait avoir appartenu à l'ensemble d'ornements offerts en 1749 par la dauphine, mère de Louis XVI, à la chapelle Sainte-Gemme car le don comprenait notamment un devant d'autel. La broderie aurait été déplacée lors de la suppression de la paroisse réunie à celle de Feucherolles. (cl. M.H.).

# Mobilier religieux

## Le chœur de Bailly

L'ensemble du chœur de l'église Saint-Sulpice de Bailly, que l'on découvre dès l'entrée, au fond d'une arcade en arc brisé soutenant la tour du clocher, n'est en fait pas homogène mais résulte de deux aménagements successifs coïncidant avec deux campagnes de construction de l'édifice. Le tabernacle et le retable, dont l'entablement est surmonté de pots-à-feu et d'un couronnement, les boiseries et les clôtures de chapelles dont les frontons au-dessus des ouvertures contenaient vraisemblablement des blasons armoriés, sont dus à la générosité de la reine Marie-Thérèse. Ils furent élevés en 1670, tandis que certains lambris datent de 1774-75. L'effet d'ensemble provient du fait que l'artiste du XVIII<sup>e</sup> siècle a réutilisé le vocabulaire ornemental antérieur. Le maître-autel a malheureusement disparu ainsi que les deux statues en pendant de saint Prix et de saint Sulpice, remplacées en 1827 par les actuelles statues en plâtre. Le tableau représentant les pèlerins d'Emmaüs, peint d'après l'œuvre du Titien conservée dans les collections royales à partir de 1662, est dû à René-Antoine Houasse (1644-1710) qui occupait la fonction de garde du cabinet des tableaux du roi à Paris et qui copia certainement l'œuvre avant sa présentation à Versailles en 1683. Le comte d'Angiviller, directeur et intendant général des arts l'offrit en 1775 à la paroisse cependant que le cadre ancien est un don de la famille de Boucheman, en 1827. (cl. M.H.).





---

## *Mobilier religieux*

---





### **La sculpture**

*La Vierge à l'Enfant de Chavenay est traditionnellement datée du XIV<sup>e</sup> siècle. Cependant, une analyse minutieuse menée par Françoise Baron fait pourtant apparaître quelques distorsions qui la rendent énigmatique. Le coussin sur lequel l'Enfant est assis et sa main fouillant dans le bouquet seraient des détails iconographiques exceptionnels au XIV<sup>e</sup> siècle. Se mêlent des éléments parfaitement maîtrisés comme la tête surmontée d'une haute couronne fleuronée encadrée de grandes boucles régulières et d'autres aux qualités moindres, comme le corps de l'Enfant. Il existe quelques incohérences dans le drapé du voile de la Vierge, au revers de la statue. Les plis, notamment autour du genou droit ainsi que la tête de l'Enfant ne correspondent guère au style du XIV<sup>e</sup> siècle. L'état de la couronne, élément le plus fragile et pourtant totalement préservé, interdit de penser à une sculpture fortement restaurée. Il pourrait s'agir peut-être d'un groupe postérieur au XIV<sup>e</sup> siècle, composé selon l'esthétique médiévale. (cl. M.H.).*

*Ce groupe sculpté, conservé dans l'église paroissiale de Bailly représente l'Education de la Vierge. Grâce à son attribut, un livre ouvert, on reconnaît sainte Anne instruisant sa fille. L'ensemble réalisé durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, constitue une interprétation naïve du canon maniériste, très allongé. (cl. M.H.).*

*L'église de Feucherolles possède une admirable Vierge à l'Enfant, chef-d'œuvre du second quart du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle appartient à la même famille stylistique que celle de l'église paroissiale de Levis-Saint-Nom. Même si la Vierge se présente habituellement debout, l'Enfant assis sur le bras gauche, celle de Feucherolles par son visage rond au nez droit, aux lèvres minces, au cou un peu gras, aux cheveux formant de grandes conques régulières, à la position des deux mains dont la droite devait tenir un bouquet de fleurs de cuivre doré, aux plis calmes du vêtement présente des caractéristiques stylistiques sans équivoque. Son manteau s'orne d'un intéressant travail de verroteries incrustées et de brocarts appliqués, petits points de plâtre moulés puis collés et enfin dorés créant un relief. Le siège sur lequel est assise la Vierge conserve sa polychromie originelle. (cl. M.H.).*

# Mobilier religieux

## La sculpture

Bailly s'enorgueillit de ce marbre remarquable conservé dans son église. Pourtant on ignore tout de lui. Peut-être offert par un seigneur du fief de Moulineaux à Bailly, au XVIII<sup>e</sup> siècle, incarna-t-il Vénus et Cupidon avant de représenter la Vierge nourrisse ? En effet, aucun autre exemple dans la sculpture du XVII<sup>e</sup> siècle ne représente la Vierge allaitant l'Enfant dans cette position et la tête ainsi découverte. La classicisme du modèle mâtiné d'une certaine ampleur dans les plis du vêtement, le naturel de l'Enfant permet d'attribuer cette sculpture à un praticien de haut niveau, peut-être à un élève de Sarazin ayant œuvré dans l'ombre du maître à des travaux de second ordre pour la statuaire du parc de Versailles. Selon Geneviève Bresc, le traitement du visage évoque même les nymphes que Regnaudin exécuta pour le groupe, Apollon servi par les nymphes dans la grotte de Thétys, réalisé entre 1666 et 1675 essentiellement par Girardon. (cl. M.H.).

Sainte ou Vertu, cette terre cuite placée dans la chapelle latérale gauche de l'église de Feucherolles, s'inspire ouvertement de la sainte Suzanne de François Duquesnoy (1594-1643) conservée dans l'église Notre-Dame de Lorette à Rome et réalisée entre 1629 et 1633. En effet, l'œuvre connut un regain d'intérêt à partir des années 1730, lorsque Guillaume II Coustou en sculpta une copie, installée dans le parc de Saint-Cloud. Les interprétations se succédèrent alors durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle comme celle-ci où l'attitude pleine de retenue, le jeu des draperies et le geste de maintien du manteau, la coquille sur laquelle se détache la tête, la couronne aux pieds, renvoient au modèle initial, lui même inspiré d'un antique.

La Vierge à l'Enfant conservée dans l'église de Villepreux, due à la libéralité de Geoffroy Le Bigre, receveur de la prévôté du lieu, trouve un modèle dans le groupe que Germain Pilon réalisa pour le maître-autel de l'église de la Couture au Mans. Cependant ici l'œuvre possède un canon plus lourd et certaines maladresses dans le plissé, des empâtements dans les visages ou la main de la mère font de cette statue une interprétation affadie d'une œuvre prestigieuse. (cl. M.H.).





# Mobilier religieux

## La peinture

Le tableau représentant les adieux de saint Pierre et saint Paul au moment de leur supplice, conservé aujourd'hui dans l'église de Bailly aurait été donné en 1776 à la paroisse par Louis de Boucheman, seigneur de Bailly, concierge au château de Versailles. Auparavant l'œuvre appartient au père de la Chaise, elle fut signalée à l'église Saint-Paul - Saint-Louis à Paris, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle avant d'entrer en 1763 dans les collections royales. La toile, d'abord attribuée au Corrège, aujourd'hui à Domenico Cresti, dit Il Passignano (1558-1638) constitua un des premiers tableaux florentins du début du XVII<sup>e</sup> siècle à être conservé en France. Le cadrage rapproché est inhabituel dans la manière de l'artiste, mais une réplique conservée au musée des Beaux-arts de Nancy indique qu'il ne s'agirait pas pour autant d'une œuvre recoupée.



Cette Institution du Rosaire orne le maître-autel de l'église de Feucherolles. En 1210, la Vierge serait apparue à Albi, à saint Dominique et lui aurait donné un chapelet qu'il appela la couronne de roses de Notre-Dame. Grâce à ce talisman il aurait triomphé de l'hérésie albigeoise. La dévotion de la Vierge au Rosaire, essentiellement dominicaine, n'apparut pourtant qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, mais se répandit rapidement. Ici, la Vierge assise tend le chapelet à sainte Catherine de Sienne reconnaissable à ses attributs, le lys, le livre, la couronne d'épines, le crâne, tandis que l'Enfant sur ses genoux offre le rosaire à saint Dominique aux pieds duquel on aperçoit le chien tenant dans sa gueule un flambeau allumé. Les deux saints portent l'habit dominicain. Des anges présentent des guirlandes de roses et des chapelets et encadrent la scène. L'œuvre appartient à l'école française de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. La physionomie des personnages évoque la manière de Quentin Varin, peintre de Louis XIII. Le Christ en croix entouré de deux saints dans l'église de Chavenay appartient au même courant stylistique et mériterait une restauration attentive. (cl. M.H.).







Simon Vouet (1590-1649) travailla pour Claude de Bullion, surintendant des finances, pour son hôtel parisien mais également à la création de plusieurs cycles décoratifs dans son château de Wideville. Aussi n'est-il pas étonnant que l'église de Davron, située à l'entrée de son domaine ait bénéficié de la générosité du châtelain. On y admire ainsi cette toile représentant l'épisode des saintes femmes se rendant au tombeau du Christ, le découvrent vide tandis que deux anges leur tendent le saint suaire attestant ainsi de la Résurrection. On a voulu voir dans les deux femmes les portraits d'Angélique de Bullion et de sa fille Marie. Simon Vouet, peintre de grands cycles décoratifs, sacrifia ici au goût du pittoresque, au jeu de la représentation de la nature et de ses lumières, particulièrement vibrantes sur les chairs des deux saintes femmes agenouillées. L'œuvre, sans doute peinte vers 1635, présente de très beaux morceaux comme ces deux saintes femmes ou l'ange de droite associés à des audaces de coloris qui en font une œuvre sûre du maître lui-même. Mais d'autres éléments plus faibles du tableau dénotent sans doute la participation de son atelier. (cl. M.H.).

Crédits photographiques :  
© Inventaire général, SPADEM  
sauf Archives nationales p. 5, 16, 19  
Archives départementales des Yvelines p. 12  
Archives départementales des Hauts-de-Seine, cliché M. Plessard, p. 26  
Bibliothèque nationale, département des estampes, Topo Va p. 11, 13  
Monuments historiques, Archives photographiques p. 28  
Monuments historiques, Bibliothèque du Patrimoine p. 34  
Collection particulière p. 7



Pour ceux qui connaîtraient Saint-Nom-la-Bretèche parce qu'on y pratique le golf, cet ouvrage consacré au val de Gally donne la possibilité de découvrir aux confins de la plaine de Versailles, un territoire riche de témoins du passé. Pour ceux qui ont choisi de vivre au val de Gally, dans ces villages d'autrefois que dominent des églises médiévales, dans une campagne encore cultivée et boisée où serpentent des ruisseaux et notamment le ru de Gally, ces Images du Patrimoine proposent une promenade historique jalonnée de témoins en place ou de souvenirs d'édifices disparus. En effet, la proximité des domaines royaux de Saint-Germain-en-Laye, Marly-le-Roi et Versailles incita des personnages importants à faire construire et aménager des châteaux, à enrichir les églises d'œuvres d'art commandées à des artistes de renom.

Nous découvrons ainsi au fil des pages les silhouettes de grandes demeures, de petites maisons rurales, les trésors d'églises villageoises ou encore les vestiges de ce qui fut le grand parc de chasse du château de Versailles dont l'emprise autour du parc actuel s'étendait sur plusieurs communes.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître  
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments  
et œuvres de chaque région.



Direction  
régionale  
des affaires  
culturelles  
Ile-de-France



Prix : 75 F